rien du coeur de l'être, qu'inversement, ce lieu ne peut plus être différé que sous cette forme d'une fermeture si sensible de tout accès de la question, qu'est la croyance. Elle est d'abord un refus du dire, là où le dire a été premièrement refusé.

Nous saisissons que l'incroyance a même structure que la croyance et que le refus de croire est identique au croire, en ceci qu'il abrite exactement le même rejet. La dialectique de la croyance et de l'incroyance revient à abriter toujours le même refus du dire. Que signifie la croyance délirante, (comme s'il y en avait d'autres), à Dieu par exemple, en tant qu'il est dans le délire, principe de la miraculation par laquelle le sujet est introduit à ce coup du devoir-croire qui inaugure son délire ? N'en resaisissons ici que le fil le plus pauvre. Cette croyance en tant qu'elle tient à ce retour de Dieu, est la marque de ce qu'il y a du parlêtre, malgré tout. Qu'est-ce que ce retour de Dieu sinon la place faite à une suppléance au NdP rejeté ? Ainsi la croyance marque la place possible de la parole dans la dialectique du refus de la parole. Là où le dire a été refusé, la croyance marque une place, celle d'un sujet éventuel, si le dire y venait. C'est pourquoi cette place s'entend comme celle du retour de Dieu, si celui-ci n'est que la figure universalisante d'un dire-non du père.

Qu'est-ce alors que le signifiant du NdP ? Il consiste en son opération, laquelle est nomination du sujet comme dire, Comment cette nomination opère-t-elle, c'est ce que nous ne suivrons pas ici , mais nous en dirons le mode premier: elle est dire-non. Le dire-non du père signifie que place est faite à l'être de l'oubli, et qu'une plage est dégagée dans le réel où le sujet puisse exister comme dire. Cet effet de plage qui revient à repousser les bords du réel en sorte que quelque chose de nouveau y soit introduit d'un vide, voilà le lieu fait du sujet. Le sujet existe au réel comme vide, il passe dans le réel sous la forme de la vérité. Qu'on reconnaisse dans la catatonie la place marquée de ce vide, et plus précisément dans cette activité de réintroduire dans le réel des trous, des

manques, des battements de geste. C'est là ce en quoi la place du réel du symbolique est attestée par le psychotique. Mais de plus cette marque du vide opéré dans l'activité catatonique est le lieu d'une béance où la parole est à réarticuler . A cette place un dire éventuel doit venir qui permette l'événement du sujet.

°°°

Venu à ce point de notre parcours, nous avons éprouvé quelque embarras. Nous avions produit une doctrine assez forte de la psychose, mais cette dostrine était si forte, qu'elle nous faisait manquer la particularité du fait psychotique en tant que purement clinique. Si nous disons que la structure psychotique trouve sa condition dans le rejet du signifiant du NdP et qu'au coeur de l'être demeure un noyau de rejet vraiment inaugural du discours qui s'y ordonne, de le différer dans le dire, nous y gagnons bien une généalogie du discours, mais la psychose comme figure limite du discours est perdue. Ce suspens de notre travail, comment le réarticuler ? On ne veut qu'en indiquer le principe.

D'une part toujours à l'horizon de toute pensée sur la psychose subsiste ce faux rêve impossible à chasser, que la psychose serait chaos. Comment se rendre quitte d'une idée aussi fausse, c'est un travail presque infini .Cette idée subsistait dans notre parcours pour autant qu'en disant la psychose figure limite du discours, elle en paraissait la zone d'inconsistance. C'est premièrement dans le renversement de cette perspective que réside une avancée nouvelle. Si la psychose n'est pas chaotique, qu'est-ce qui règle son ordre ?

-Au moins cette thèse centrale produite par J.D.Nasio dans une de nos discussions: qu'il n'y a pas de dispersion. Si donc la psychose n'est pas la dissension absolue, elle est ordonnée à un quelque chose ? Ce quelque chose est la voix, ou du moins ce que celle-ci indique. Faudra-t-il en venir à dire que la voix est le lieu de la proximité à soi-même où toujours le par-

lêtre de quelque façon est arrimé à la vérité, dans la forclusion aussi bi-en ? Ceci expliquerait le retour de la voix dans l'hallucination. Elle n'y serait pas le principe d'une absence du sujet, mais plutôt la marque de ce qui se donne encore à entendre de la place de la vérité, quand un sujet lui-même ne peut s'y retrouver.

Mais pourquoi ne prolongerait-on pas cette remarque d'un nouveau tour ? Si en effet nous devons dire que le sujet dans la voix garde le sens et si nous devons saisir le contraste de ce lieu d'insistance avec l'égarement qui le maintient dans le discours courant, où rien n'indique si ce n'est l'évidence, la place de la vérité, pourquoi ne se risquerait-on pas à dire que dans le retour de la voix, le sujet revient à soi, et se relève de l'ou-bli où l'a jeté l'exil du discours.

-II-

L'AUTRE DANS LA FORCLUSION DU NOM-DU-PERE

Nous avons tenté avec J.D.Nasio de déplacer le problème de la forclusion et par conséquent de la psychose, en en généralisant la formule. Cette position du problème implique un ensemble de vues nouvelles. Malheureusement, ce que nous gagnons sur un certain point, nous le perdons sur d'autres. En particulier la définition clinique de la psychose est perdue en cours de route, d'une manière qui, pour être élégante, n'en reste pas moins un oubli.

Ce défaut théorique est-il simplement de notre fait ? Quoiqu'il en soit, il est lié à une difficulté de principe de la doctrine du Sª que nous pouvons formuler ainsi. Si nous posons, comme nous y invite le commun, que le Sª du NdP est celui qui donne consistance à la batterie du Sª, ne devons-nous pas de là conclure avec rigueur que, ce Sª étant rejeté, (au sens ancien que l'on accordait à cette expression), alors l'ensemble des Sª doit se déchaîner absolument sans qu'on en voie la limite. Ceci implique une thèse inadmissible, que deux remarques contredisent.

La thèse générale ici impliquée, c'est que la psychose serait chaos et dispersion pure. C'est bien à certains égards ce que certaines thèses actuelles s'efforcent de donner à penser.

Or d'une part la pratique contredit à cette position, en nous apprenant au contraire que rien n'est plus structuré qu'une psychose. Il n'y a pas de psychose discordante. De plus la pratique thérapeutique de la psychose démontre à l'évidence que l'intervention ne fait pas surgir un sujet <u>ex nihilo</u>, mais s'engrène sur quelque chose dont la question est justement de définir le statut.

De seconde remarque, une telle affirmation que la psychose serait chaotique (au sens éventuellement topologique de ce terme), est contraire aux principes généraux qui règlent notre démarche, qui veulent qu'on ne

juge des faits qu'en termes clairs et distincts. Il est donc par principe contraire à nos voeux de : dire la psychose chaotique.

Ne doit-on pas accentuer tout le contraire ? Ce dont la psychose donnerait plutôt l'impression, c'est d'être l'effet d'une lumière sans ombre. Ce qui fait défaut dans la psychose, ce n'est pas tant la lumière que l'ombre. Bref, ce qui est forclusif du sujet, n'est-ce pas plutôt l'absence de cet asile d'ignorance qu'est l'inconscient ? Ce qui est frappant dans la structure psychotique, c'est que le sujet y est absent en raison de la trop grande logique qui en règle l'effet. Que le sujet soit par cette logique, chassé de la possibilité même de toute question, voilà bien ce à quoi la solution psychosante du rejet du NdP donne cours.

De plus un certain nombre de remarques cliniques doivent nous guider, deux par dessus tout.

La première est que le délire a un caractère toujours <u>partiel.</u> C'est un pléonasme de parler de délire partiel. Ce qui doit frapper l'attention portée au Sª, c'est la caractère unaire du délire. Le délire ne concerne pas Tout; il ne concerne rien de plus qu'un Quelque chose qui y est mis en jeu, se répétant, et la question est de savoir ce qu'est ce quelque-chose. La pratique nous l'apprend rapidement: c'est le désir de l'Autre rejeté dans le réel, en tant qu'il exclut le sujet de son calcul.

Mais s'il en est ainsi, c'est donc que l'effet psychosant dans le sujet (la Verwerfung du NdP) ne concerne pas Tout: elle n'engendre pas le chaos. Et la signification d'universalisation du délire procède d'un autre effet dans la structure, que de déstructuration du Sª.

La seconde remarque est déjà plus hautement aporétique, et nous devons plutôt souligner le problème qu'elle pose, que le dire résolu. Il existe concernant le statut de rejet du NdP dans la psychose deux interprétations possibles. Ou bien ce Sª est tout à fait absent, faute d'avoir jamais été affirmé. Fort bien! Mais on se trouve alors devant cette difficulté que précisément, nous ne pouvons éviter de dire que, de quelque façon

le psychotique sait ce qui est rejeté, comme le démontre toujours la clini que, en ce sens précis que, ce qui est rejeté, le délire en porte la trace dans le réel. Mais il faut donc conclure que le Sª du NdP est loin d'être rejeté puisqu'il en reste quelque trace ? Or si nous admettons ce recul, il faut alors convenir que nous ne parvenons plus à délinéer forclusion et dénégation.

Mais une important remarque clinique issue de la pratique de l'analyse d'enfant nous vient en aide. Si en effet nous devons prendre acte de ceci que le délire est le retour dans le réel du désir de l'Autre, en tant que le sujet qui est concerné n'y a pas sa place, (n'y est pas reçu dan le dire), si par conséquent nous devons dire qu'il y a quelque savoir de ce désir pour le sujet (et la question est du mode de ce savoir), la pratique nous apprend que le propre de l'intervention de l'analyste en cette passe se résume à ce peu, mais essentiel, de pouvoir nommer au sujet ce qui est ainsi rejeté. Le rejet du NdP ne consiste qu'en ceci, non pas que le Sª où le désir de l'Autre se fait valoir serait absent, mais simplement, à un refus de nomination que l'analyste lève pour autant qu'il est autorisé à intervenir.

La seule différence notable entre l'intervention analytique dans la psychose, et dans l'interprétation semble se situer en ceci que l'intervention est nommante, tout mi-dire y étant au contraire intempestif.

Mais s'il en est ainsi, notre conception d'ensemble et du NdP et de sa forclusion, change du tout au tout.

Nous pouvons alors énoncer de première thèse ce principe:

- La Dispersion en aucun cas n'existe, dans la psychose non plus qu'ailleurs. Il n'y a pas de dispersion (I).

(I) Thèse mise à jour dans une discussion avec J.D.Nasio.

Toujours dans une structure, se marque quelque arrèt qui à la dispersion, fait cesse.

Quel est donc ce quelque chose qui toujours arrête le sujet ? Nous dirons brièvement: <u>la voix</u>. La voix dans la psychose n'est donc pas le signe de la forclusion, mais plutôt de ce que le sujet garde le sens, de ce que l'effet du Sª y reste agissant à indiquer le juste lieu du pratique.

Développons en termes plus spécifiés les implications de cette position.

Quel statut d'ensemble devons-nous accorder à la forclusion du NdP dans la psychose ? Ce statut est corrélatif de celui que nous accorderons au NdP lui-même. Il faut tenir que, en un sens, le Sª du NdP est partiel dans sa fonction. Celle-ci ne consiste nullement à donner consistance au Sª, mais plus précisément, à faire que le sujet y soit ex-sistant. Le rejet du NdP ne porte donc pas atteinte à la batterie du Sª, mais simplement à la <u>place</u> que le sujet trouve dans ses effets.

Si nous introduisons une autre thèse proposée par J.D.Nasio, nous devons dire que <u>dans la psychose, il y a de l'Autre</u>. Ceci ne va pas de soi et demanderait à être démontré. Mais dire cela, c'est affirmer que la psychose n'est pas dispersion pure. Qu'est-ce donc qui, sous cette condition de rejet, fait l'Un de l'Autre ? Ici la structure des deux narcissismes dans la psychose demanderait à être étudiée de près. Mais faute de suivre cette ligne trop difficile, et qui pourrait se cerner de cette thèse: l'Un de la psychose c'est le corps propre, autrement dit le narcissisme primaire, -il nous faut avancer selon une autre voie.

Par conséquent le rejet du NdP dans la psychose n'implique pas la dispersion chaotique du Sª et de l'être: il implique seulement d'autres modes de position du parlêtre dans les effets du Sª. Ces effets doivent être tels qu'ils découlent de ce que le symbolique soit rejeté dans le réel. Le délire et l'hallucination sont les effets les plus patents mais non les seuls, de ce rejet dans le réel de la raison du dire-non. Le passage à l'acte

en est un autre effet, majeur par ses conséquences.

Comment donc l'Autre est-il mis en jeu dans la psychose ? Mais ne voit-on pas que cette question n'est pas moins problématique pour le sujet, dans la Bejahung ? Si l'Autre en effet n'existe pas, d'où vient qu'il soit mis en jeu comme condition du sujet ?

Nous dirons qu'il n'y a d'Autre que l'Autre réel. Mais l'Autre réel existe-t-il ? Une chose est certaine: il est le terme effectif de la pratique. C'est dire que la structure de cet Autre réel dans la pratique reste à élucider, si déjà nous disposons de quoi le faire.

Satisfaisons-nous d'en marquer un aspect décisif. Qu'il y ait de l'Autre dans l'acte veut dire que l'Autre réel est condition de renvoi du dire Ailleurs que dans cet Autre: dans un Autre précisément. La vraie structure du dire, c'est que le sujet est refendu, et par conséquent, que le dire se répéte. L'Autre est barré: signifiant que le dire est à reprendre. Si dans la pratique aucun Autre réel n'est adéquat à être le lieu du transfert d'un dire, c'est dans la mesure exacte où le dire est posé dans la répétition de la refente intraduisible. L'Autre réel est signifiant qu'il n'y a pas d'Autre en ceci qu'il y a lieu et raison de répeter, de revenir au dire, dans un Autre transfert.

Quel est l'effet de la forclusion du NdP à l'endroit de cette structure de renvoi du dire dans l'Autre barré ? Nous le saisissons admirablement si nous remarquons que la structure de la forclusion est univoquement déductible d'une imposture: celle où, littéralement, le père prend la place du NdP, bref, celle où le clivage que nous indique Héraclite: que Zeus veut et ne veut pas être appelé le plus haut de tous les étants, n'est pas respecté. Le respect de ce clivage ambigu de l'être et n'être pas, est la position du NdP. Que ce clivage soit effacé, et que: soit le père réel se targue d'être au lieu du NdP; soit le père symbolique soit si absent que n'y subsiste plus que le pantin qu'est le père dans sa réalité, impropre à soutenir le dire: dans tous ces cas, il y a forclusion par imposture sur ce

qui est donné à entendre sur le juste statut du Logos.

Est-ce dire qu'un sujet se laisse pour autant si vite effacer ? Il n'en est rien, et du parlêtre, cela subsiste. La subsistance du parlêtre dans le rejet du NdP, où ressurgit-elle ? Dans la voix précisément. La prise du sujet psychotique dans la voix, c'est le retour en forme d'Autre, de ce qui de la structure de renvoi du dire a été aboli par l'imposture sur le dire. Cet Autre de la psychose réside encore assez dans la voix pour que le renvoi à un Ailleurs s'y donne à entendre.

Et nous postulons que c'est pour autant que quelque chose de tel qu'un lieu de l'entendre subsiste, que l'acte analytique peut s'engrener sur cette addenture pour y remettre au travail les effets du dire. En nommant ce qui du S^a est ainsi rejeté, l'analyste opère le clivage de l'être et n'être pas qu'Héraclite nous lègue, et permet que le dire ressurgisse de la rage nue où la Haine l'a rejeté: donnant accès à la colère qui fait cette haine tomber dans l'oubli.

-III-
RECONSTRUCTION FREUDIENNE DU DELIRE

Au Service IX de l'Hôpital
Psychiatrique de Villejuif
pour l'accueil que j'y ai
reçu.

Freud, on le sait, nous propose de la psychose une théorie simple: elle serait reconstruction. Reconstruction de quelque chose qui aurait été aboli, en l'occurence les investissements extérieurs de la libido, pour parler selon Freud . Par ailleurs nous savons que Freud nous propose une seconde théorie du délire: il serait la dénégation projetée sur le dehors, d'une homosexualité dont le sujet ne voudrait rien savoir. Le soubassement subjectif du délire serait donc homosexuel. Qu'est-ce à dire ? Que veut dire pour Freud ce terme inepte d'homosexualité ? Nous savons par ailleurs, Lacan le souligne, que toute intervention pratique en ce sens à l'endroit du psychotique est catastrophique dans ses effets; pourquoi en est-il ainsi Remarquons en passant que cette thèse de Lacan suppose ______ qu'il y a lieu d'identifier le bien du sujet et la vérité de la structure; dans quelle mesure ceci est-il exact ?

Enfin, est aujourd'hui tombée dans le bien connu, une remarque de Freud à Ferenczi, qu'il aurait réussi là où le paranoïaque échoue. Mais quel est ____ son succès ? Une première réponse évidente s'offre, c'est que Freud aurait en somme réussi à reconnaître son homosexualité, et à reconstruire là-dessus -quoi ? C'est ce qu'il nous faut dire. L'analyse peut-être

Quel rapport entre ces ——— thèses? Nous nous proposons de montrer qu'il y a entre elles un lien étroit. Toutefois nous n'écrivons pas pour faire l'histoire de la pensée de Freud. S'il nous importe d'éclairer ces trois points, c'est que nous pensons montrer que Freud y introduit d'une manière insue une théorie de la psychose, et plus avant, de la structure du discours, dont ces points donnent dans son oeuvre l'émergence de symptôme. Procédons par ordre, c'est-à-dire en déduisant,

Lacan nous enseigne cette théorie nouvelle que la ressource structurale de la psychose, c'est la forclusion du Nom-du-Père. Ce n'est pas le lieu d'élucider les problèmes posés par ce concept; suivons plutôt ses conséquences.

Un point important de la doctrine de Lacan est resté jusqu'à ce jour problématique. Ce n'est pas, nous dit-il, le rejet du Nom-du-Père lui-même qui précipite le sujet dans le délire, mais l'<u>intervention en tiers</u> d'Un-père dans le couple imaginaire. Il y a là un paradoxe, et une question. Le paradoxe tient en ceci: pourquoi, si Un-père intervient pour le sujet pris dans la forclusion, ceci entraîne-t-il la psychose ? Tout au contraire cette intervention devrait faire nomination pour le sujet, par conséquent, suppléer la forclusion en cause. Il y a ici une évidente contradiction, qu'il faut éclairer.

Mais par ailleurs cette remarque nous éclaire sur un problème bien connu, qui se formule en général sous la forme d'une aporie: si la structure est telle qu'il y ait eu forclusion, pourquoi l'entrée du sujet dans le délire se fait-elle à un moment précis de son histoire ? Bref, un sujet pris dans la forclusion n'est pas toujours psychotique (si on entend ce terme en un sens strictement clinique). Ainsi la référence à la structure laisse cette question irrésolue. On voit qu'elle se noue étroitement à la précédente.

Or cette difficulté de la doctrine n'est pas la seule. Discutant de l'entrée de Schreber dans la psychose, Lacan souligne qu'elle n'aurait eu lieu qu'au moment où, Schreber étant confronté à la position de père, mis en demeure d'assumer cette place, le délire se serait alors déclenché. Qui ne voit l'inexactitude de ces remarques ? En effet n'est-ce pas précisément lorsque Schreber <u>échoue</u> dans sa candidature au Reichstag, ainsi que dans son voeu d'engendrer, que ladite psychose se déclare ?

Ce n'est ——— pas la confrontation avec Un-père qui provoque la psychose de Schreber, mais au contraire son échec. D'où une question : Pourquoi cet échec le psychose-t-il , puisque, à la limite, il aurait dû, en vertu de cette théorie, l'en garder ?

Il nous faut pour résoudre cette série de problèmes, présenter une nouvelle interprétation de la psychose et du délire.

Qu'est-ce donc que la forclusion du Nom-du-Père ?

Cette question n'est résoluble que si nous reprenons d'ailleurs la question de la "connaissance paranoïaque" et de la forclusion. Avançons les thèses suivantes:

Ce qui introduit dans le sujet la possibilité de la folie, c'est le symbolique lui-même.

La forclusion ne désigne d'abord rien d'autre que la radicale disjonction de l'être et du symbole, par quoi précisément l'être est fait être. L'être n'est constitué que dans un rejet primordial.

La parole vient suppléer à la dimension de rejet de l'être de l'étant, dans le dire-non opéré comme signifiant du Nom-du-Père. Le Nom-du-Père est un principe d'arrêt et de mesure du déchaînement que le symbole introduit dans l'être parlant.

Faute de ce dire-non que résume le signifiant du Nom-du-Père, l'être parlant est ouvert à la béance des effets du symbolique, et reste pris dans un effet de division absolu , où rien ne vient faire tomber dans l'oubli du refoulement le rejet de l'être à quoi s'ordonne tout être parlant. Telle estla forclusion du Nom-du-Père.

Qu'est-ce que la connaissance paranoïaque ? Il nous faut pour le savoir régresser bien en-deçà des thèmes classiques du Double et de l'Envie, qui lui confèrent sa structure personnologique. Le désir de l'Autre ne fait que donner à la connaissance paranoïaque sa structure personnelle, mais la ressource de celle-ci est tout à fait ailleurs.

Elle réside dans cette disjonction de l'être et du symbole où nous désignons l'effet forclusif premier constituant de l'être. Il nous faut alors soutenir ce qui est à démontrer plus tard:

Si le symbole est disjoint de l'être, l'être parlant n'a accès au réel que sous la figure première d'effets totalisants, d'universaux. La "connaissance" procède par universaux dont le Touthomme est la figure la plus comique.

Le réel est dans la connaissance absolument manquant, plus encore que manqué: le réel ressurgit comme manque au savoir, faisant trou dans le symbolique. Le réel n'est opérable que comme impossible des figures de possibilités universales que la connaissance constitue.

La connaissance procède par effets de suppositions constituantes de totalités: le moi, le monde, Dieu et quelques autres stupidités de la même farine, la femme par exemple.

Le transfert est de même un aspect de la connaissance par les ef-

fets de supposition dont il se soutient.

Pourquoi dire paranoïaque la connaissance ? Précisément en ceci que le symbole est rompu de l'être, et que le trait forclusif de la paranoïa, c'est cette disjonction qui nous en donne la forme absolue et la ressource de structure. Parler de connaissance paranoïaque, c'est métaphoriser inadéquatement la structure constituante des rapports de l'être et du symbole.

Bref le symbolique est de sa nature, homosexuel. Qu'est-ce que l'homosexualité vient faire là ? Peut-être la lecture du texte de Freud sur le délire et la jalousie éclairera-t-elle le lecteur ? Ou à défaut celle de Platon ? Nous posons:

La nature première du symbole en tant qu'il est disjoint de l'être est un effet de relève (Aufhebung). La relève phallique ne fait que désigner sous un nom propre spécialement comique cet effet de relève. Maintenant, si le lecteur ——— veut ———interroger ce qui dans le texte de Platon, noue cet effet de relève de l'homosexualité platonicienne avec l'effet de coupure et de ségrégation de la méthode de division, sans doute verra-t-il——— où va notre pensée.

Platon est homosexuel parce qu'il décrit la structure de relève du symbole. De l'être, le symbolique ne veut rien savoir. Pas étonnant si de là, un rien suffit à glisser vers l'idéalisation. L'idéalisation inhérente à la relève du symbole est un effet secondaire de ce mouvement de rejet de l'être. Le réel ne peut être retrouvé que comme manque à la rencontre d'un tel refus.

Il apparaît ——— que c'est une erreur d'imputer les effets idéalisants dans le sujet à l'imaginaire: celui-ci ne s'explique pas par soi mais par autre chose. Ce qui explique la prise imaginaire du sujet, c'est encore le symbolique, dans ses effets forclusifs.

Nous discernons que la ressource structurale de " l'homosexualité" tient aux effets de la relève symbolique. Ce qui confère ——— un sens nouveau à ce que Freud entend par l'homosexualité refusée par le délirant. Il est identique de dire que le Nom-du-Père est rejeté et que le délirant refuse son homosexualité. Le délire est une des conséquences de la structure homosexuelle du symbole: l'effet de rupture et de disjonction par quoi le symbole et l'être sont séparés.

Ainsi s'ordonnent les énoncés freudiens.

Le délire serait refus de l'homosexualité. A la vérité, cette thèse est complexe et demande à être démontée. Le délire n'est rien d'autre que la structure d'universal de la connaissance en tant que le sujet y est absent. Si le délire met en jeu des universaux de fiction, c'est dans la

mesure où le symbolique , en tant que le sujet y est d'abord absent, procède par coups de signifiant propres à faire réseau d'un monde. C'est seco dairement à cet effet d'universel que quelque chose peut venir à faire lim te à cet effet universel du coup de signifiant, pour y opérer la place d'un sujet, donc d'une existence.

C'est dans la mesure où le Nom-du-Père est rejeté que le délire procède selon les voies de ce même universel: construire un sujet selon le mode d'un universel de fiction. Dans le délire de rédemption, le sujet en tant qu'il est le Sacrifié, est à la place du Fils, et non du Père: il vient suppléer par son sacrifice, au désordre du monde. Le délire de réden tion est une tentative de reconstruire la place du sujet comme élu dans l'amour du père, opération première de la métaphore paternelle. On voit qu délire de rédemption et délire de fin du monde se nouent selon une stru ture logique: le rédempteur vient suppléer à la catastrophe qui a mis fin à l'ordre du monde, (le Nom-du-Père en tant que rejeté, le "meurtre d'âme",

Nous voyons que si le délire peut être dit homosexuel, ce n'est qu'à ce seul titre, de procéder de la séparation du symbolique, et des effets d'universaux qui lui confèrent sa structure première. Toutefois il est certain qu'une autre ligne de travail peut être esquissée, qui serait de savoir en quoi nous devons tenir l'homosexualité du délire pour une fo me de reconstruction idéalisante du Nom-du-Père et de la place du sujet comme opéré par sa métaphore. Cette ligne de travail ne sera pas encore développée.

En quel sens devons-nous dire dans ces conditions, que le délire serait un refus de reconnaître cette homosexualité , soit dans l'opératio projective analysée en grammaire freudienne ? Ici encore, l'effet est com plexe, et il faut le diviser.

Premièrement qu'est-ce que la projection, et comment se noue-t-el à un refus, qui est plus forclusion que dénégation ? Si l'analyse que nou propose Freud du rejet du lien de l'amour (en tant qu'il est le lien qu'i taure la métaphore paternelle), est exacte, il faut tenir que quelque cho noue structuralement projection et négation.

La projection en cause dans le délire, c'est le rej constituant de l'être dans la séparation du symbole. Ce que l'effet d'uni versel du délire nie, c'est l'être. Ceci par simple effet de rejet symbol que. Il y a donc identité entre refus de l'être et forclusion. Mais il y de plus identité entre projection et universal. L'universal est de sa na re même, projectif. Qu'on consulte Hume là-dessus.

L'universal de fiction que constitue l'opération du symbole se constitue comme réseau constituant d'un monde. Un monde, n'est qu'univers

de fiction, qui ne touche au réel qu'à la mesure de ce qu'il opère le réel du symbolique à l'état pur. Nous retrouvons là l'ancienne théorie anthropologique de la projection constituante d'une pensée qui n'a de primitif que son moment temporal. La projection de l'universal du symbole comme d'un monde, est le moment premier de la "connaissance".

Ce que l'analyse apporte grâce à la théorie kleinienne, c'est que cet universal ne concerne d'abord que le monde humain: l'Autre. Ce dont il s'agit, c'est d'arriver à penser pourquoi le Dehors prend pour l'être parlant, immédiatement la figure de l'Autre, soit une figure "humanisée" d'où résulte que le désir soit désir de l'Autre. Le stade du miroir constitue la première tentative pour penser cette structure de nouement; elle devra être reprise afin d'élucider ce noeud. Mais si nous posons comme donne que l'Autre est le premier Dehors, constituant dans ce noeud de l'opération de l'être du sujet, il devient inversement saisissable que la projection, dans le monde du parlêtre, prenne d'abord figure dans l'Autre. D'où résulte cet effet, que la projection est projection dans l'Autre, et que l'opération du refus de l'être porte le refusé au lieu de l'Autre. L'expérience de la paranoïa et de la ségrégation en général montre clairement que le sujet, en tant qu'il n'est que le lieu d'abjection du symbole, reparaît rejeté dans l'Autre. Le refus, bien que portant sur l'être du sujet prend nécessairement la forme de l'Autre comme forme constituée dans la projection.

Elucidons en quoi le délire serait une reconstruction.

Une question préalable est ouverte: dans quelle mesure devons-nous dire que la psychose serait une structure chaotique ?Nous pensons qu'il n'en est rien et que la psychose n'est pas un chaos, mais bien plutôt que la logique y règne absolument. C'est ce qui lui confère l'apparence d'un chaos: que la scansion du vide du sujet y soit absente. Or l'absence du sujet est la condition d'une logique. Quelle est donc la logique constituante du délire ?

Un premier abord nous est donné si nous interrogeons les effets constituants du symbolique sur l'être parlant. L'opération du signifiant supplée à la discordance de l'être. L'opération première de la parole, c'est de suppléer au refus de l'être. Car la parole vient suppléer à ce qui de l'être est rejeté par la séparation de l'être et du symbole. Le phallus est le supplément qui mesure cette faille, et la modalise comme désir.

La structure du symbole est une béance: cette béance n'est rien d'autre que le premier coup par quoi le symbole a fait pénétrer l'être dans le réel; place de la vérité, irruption du parlêtre. Encore faut-il à cette

béance suppléer, et c'est ce qu'opère la parole, en faisant venir à cette place le manque, dans la répétition du dire.

Supposons ——— que par hypothèse la possibilité d'une telle suppléance fasse défaut, ce qui est identique à dire que le Nom-du-Père est forclos:

Le délire vient suppléer à cette place, à la béance du parlêtre. Ce qu'on appelle délire n'est que l'effet d'universal par quoi l'être parlant supplée à la forclusion du Nom-du-Père, sous cette condition toutefois.

Le délire en tant que le sujet est rejeté, vient à la place de la possibilité de la parole, reconstruire en forme de l'universal projectif, soit dans les termes mêmes que le rejet conditionne, la structure de la suppléance possible à ce rejet. Ceci nous donne une règle de méthode pour l'élucidation du délire. Ce qu'on doit y rechercher, c'est la ligne de faille du parlêtre, en tant que suppléé par l'universal de fiction. Suivons sur l'exemple du délire de revendication, cette structure.

Que veut le quérulent ? Faire reconnaître ses droits. Pour cela il multiplie infiniment les lettres, envoyées toutes aux diverses Personnalités juridiques qui seraient propres à reconnaître son bon droit. Devons-nous lui donner tort ? En aucune façon. Comment se fait-il que le quérulent ne puisse obtenir satisfaction ? Ceci revient à la question suivante: pourquoi la Personnalité ne peut-elle pas reconnaître son Droit ? Mais quel est donc ce Droit ? La réponse vient: un Droit à la Reconstruction (sous-entendu: du Nom-du-Père comme rejeté). Les Lettres que le quérulent expédie sont toutes adressées au même lieu: le lieu de l'Autre, recel du Nom-du-Père. Mais le quérulent ne le sait pas, et ne peut le savoir, puisque ce Nom-du-Père est rejeté pour lui. C'est pourquoi il écrit à des Personnalités, reconstituant ainsi dans la série virtuellement transfinie de ses Lettres l'effet de signifiant du Nom-du-Père, que cette série dessine en négatif. Mais ses Lettres ne sauraient en aucune façon parvenir à destination, puisque pour ce faire, il aurait fallu qu'elles en partent: c'est pour autant que le message du sujet ne peut lui advenir que sous la forme réelle (nous ne disons pas matérielle) de ses Lettres, que le signifiant du Nom-du-Père ne peut être atteint par elles. ——————— Ce que le sujet veut faire reconnaître est un Droit: le droit, c'est le rejet dans le réel, de la juste mesure de l'être. Le droit est dans son essence même effet d'une forclusion (qu'on lise Marx là-dessus plutôt que de nous demander des exemples cliniques). ——————— Et ce que le quérulent revendique, qui n'est autre que le laisser-être de l'être, ne peut pour lui être atteint que sous cette forme rejetée de son Droit, faute que la Bejahung du Nom-du-Père ait ouvert pour lui cette place de son laisser-être. Il ne peut donc

atteindre ce laisser-être que dans le réel, comme le droit qu'il aurait, et que ses Lettres au lieu de la Personnalité ne sauraient pourtant lui faire atteindre.

Toutefois nous n'avons pas encore élucidé la logique reconstructive du délire, dont nous venons de donner l'exemple. Comment joue cette suppléance à la forclusion ?

Le Nom-du-Père étant rejeté, le délire est la reconstruction dans le réel, de ce signifiant, soit de la place de sujet qu'il conditionne. A ceci près que cette reconstruction laisse irrésolue la forclusion à quoi elle répond. A ce titre, il estlégitime de dire que le délire est une solution: la solution la plus élégante du point de vue symbolique, à la question: comment prendre acte du parlêtre lorsque la parole fait défaut. Si le délire est assimilable à un problème de logique, c'est en raison même du défaut de sujet qui fait la raison de cette solution. Mais en quel sens y a-t-il solution ? On voit que par là il faut entendre une mise en jeu de signifiant propre à reconstituer la ligne de faille d'un sujet. Le sujet n'est dans le signifiant qu'un effet de faille que celui-ci produit comme méprise. Dans le délire il est fait place dans le réel à une ligne de force de subjectivation, à ceci près qu'en aucun cas l'être qui y est pris ne saurait le reconnaître. D'où ce paradoxe bien connu de la folie, que d'une part tout y fait signe (le sujet est partout concerné), et que par ailleurs, il ne saurait se reconnaître en rien comme effet de sujet dans ces signes qui lui reviennent du réel. Dire que le délire est du réel, c'est avancer que le sujet ne peut en rien se tenir pour opéré comme parole dans le discours qu'il soutient. C'est un des aspects de ce veut dire Freud lorsqu'il énonce que le psychotique traite les mots comme des choses. Ce serait une erreur de voir là un quelconque déchaînement des processus primaires auxquels le sujet serait soumis sans plus de rapport à la réalité. En fait, les processus primaires jouent dans la structure du délire un rôle bien ordonné: précisément à l'ordre de solution du retour dela faille du parlêtre dans le réel.

Il y a reconstruction dans le délire en ceci que le sujet y opère dans le réel, en sorte de trouver une issue à la question de la faille du parlêtre, mais dans les figures universalisantes du rejet du Nom-du-Père.

Avons-nous mis un terme aux principes d'une théorie du délire en reprenant les concepts freudiens de reconstruction et d'homosexualité rejetée ? Il n'en est rien et le plus important reste à dire.

Pourquoi le sujet entre-t-il dans la psychose ? Cette question reste à élucider. Or elle est corrélative de la question de l'effet de la forclusion pour le sujet. Sous la condition de la forclusion, la question de ce qu'est un père est inaccessible au sujet, et de ce fait, la possibilité de la parole. En raison de l'imposture dont la fonction du père a été frappée pour lui, le sujet ne peut en soutenir l'approche. Or à certains égards, tout sujet a à soutenir la position du père, dans la parole. De quelque façon, l'effet de faille du dire, toujours, est l'opération de quelque métaphore paternelle (que le sujet soit homme ou femme n'y changeant rien, sinon dans la mascarade).

Par le fait de l'imposture sur la fonction du père, le sujet psychotique ne peut savoir ce qu'est un père. C'est pourquoi il lui est nécessaire d'en maintenir la place sous les espèces de l'universal totalisant qui lui fait seul accès à cette fonction. Jusque là rien qui évoque le délire. Mais ceci signifie que le sujet psychotique est atteint d'une forme de <u>démesure</u>: la démesure est la reconstruction forclusive du père. C'est pourquoi ce sujet va tenter d'atteindre à la fonction du père dans la voie de cette démesure.

Jusqu'à un moment précis, celui où quelque chose, sur le chemin de cette activité, vient le rappeler à l'ordre de la mesure qui fait le statut du parlêtre, sous la forme d'un <u>échec</u>. Ceci nous explique que Schreber entre dans le délire après l'échec de sa candidature au Reichstag. L'échec fait à la démesure, en quoi est-il psychosant ? Non pas comme on pourrait le penser, en raison de l'inassumable de l'échec pour le parlêtre, mais parce que cet échec a rappelé le sujet à la dimension de faille qui constitue véridiquement le père. Et c'est pour autant que le sujet est rappelé à sa propre faille, que l'échec, en tant qu'il le ramène à la mesure du dire-non du père, le précipite dans le délire.

Le délire vient reconstruire la faille du sujet, là où le dire-non du père manque. L'échec a eu pour le sujet une portée de rappel à la mesure (à la métaphore paternelle). Mais c'est cette mesure qui fait défaut au sujet, C'est pourquoi ce rappel, au lieu de survenir comme dire, revient dans le réel du délire. En sorte que le délire, en arrêtant le sujet "dans sa démarche", constitue un retour à la mesure, mais dans le réel.

Nous découvrons ici ce qui nous semble être la plus importante signification clinique de la psychose: <u>elle est un retour du sujet à une forme de la mesure</u>.

Si nous disons que le parlêtre est absolument soumis à la nécessité d'une mesure du signifiant, en quoi consiste la fonction paternelle, nous devons dire qu'il y a quelque chose dont il ne peut que se garder: le risque

de la démesure et de la dispersion. Le sujet en tant qu'il est pris dans la forclusion du Nom-du-Père, est confronté au risque de la démesure: son délire vient l'arrêter sur ce chemin, et lui faire cesse, en sorte que la psychose est une forme de reconstitution de la mesure de l'être. On voit qu'à suivre ceci, rien n'est plus éloigné de notre pensée que d'envisager la psychose comme une forme du chaos. Il n'y a pas de dispersion: la psychose vient nous le rappeler. Le retour, dans le réel, de la voix hallucinée, est la place de la mesure possible de l'être.

Il n'y a pas. Il n'y a pas de dispersion. La négation vient faire cesse à la dispersion qui menace. Suivons-en une trace clinique dans la psychose. Pour autant que le Nom-du-Père est rejeté, quel accès le sujet pourrait-il y avoir ? Le délire précisément, en faisant ressurgir dans le réel quelque effet de signifiant du père sous la forme d'un Dieu, substitue la place d'un Tiers, à partir d'où le sujet peut ordonner l'ordre des causes. Mais ceci sous cette condition d'être dans sa vie entièrement empêché de tout accès à un succès; la maladie, en l'introduisant à la faille la plus brutale, en le transissant du délire, l'a restitué malgré tout à quelque accès à la faille du parlêtre.

-IV-

REMARQUE CONCLUSIVE

Est-il possible d'identifier L'Ausstossung Freudienne avec un mode fondateur de la forclusion ? Voilà qui pour tout dire paraît incertain. Comment les distinguer, comment s'articulent ces opérations, ces questions sont plus ouvertes que résolues.

La Bejahung du Nom-du-Père conditionne la reconnaissance de la Chose comme réel. Que le réel soit reconnu, veut dire qu'il devient traumatique. C'est faute de cette Bejahung, c'est ce défaut forclusif, qui implique que le psychotique ne puisse la reconnaître, et qu'elle revienne pour lui comme réel.

En effet, l'Ausstossung constituante de la Chose n'est pas par elle-même une forclusion, puisque la forclusion du Nom-du-Père conditionne seulement que cette expulsion ne puisse être reconnue.

La Chose sans doute n'est pas constituée; elle est bien <u>là</u>, constituante plutôt, du coeur de l'être à partir d'où s'engendre un sujet dans le travail des identifications: théorie deleuzienne des synthèses, théorie lacanienne du schéma dit "optique". La Chose, c'est le réel du symbolique, ce qui assigne l'être parlant à l'incontournable de la division dans les effets du signifiant.

L'Étranger est là de toujours. Il n'en est pas moins étranger. Et c'est cette extranéité du Plus-proche que l'Ausstossung permet de penser: comment se fait-il qu'un sujet, dans les homéostases du signifiant, ne tienne à l'Etranger que comme à l'expulsé ?

°°°

Nous devrions dire que l'axiome fondamental de la position du réel c'est qu'il n'est pas tant rejeté qu'expulsé (ausgestossen). Et c'est pour autant que dans le symbolique un signifiant (le Nom-du-Père) serait, lui, rejeté (verworfen), que le "parallélisme" du symbolique au réel serait dénoué, en sorte que la reconnaissance productive des effets du réel dans le discours en serait rendue impossible.

Ainsi la Bejahung du Nom-du-Père consisterait dans l'<u>exclusion</u> du trait unaire: mise en extériorité interne du signifiant du Nom-du-Père, comme faille indiquant l'extérieur du discours et son nouvement à ce dehors. Un discours ne produit qu'à la mesure de la reconnaissance d'une faille, et inversement, la faille doit être produite comme chemin du discours. Tout discours se définirait de la rencontre qu'il jouerait avec le

réel, sous la condition de l'exclusion d'un signifiant privilégié. La faille en venant ainsi à indiquer l'expulsé. Le discours entretiendrait donc avec le réel ce rapport d'en être la conséquence quant aux effets de sujet: ce qui du sujet, advient, comme effet de la constitution de la Chose.

°°°

En avons-nous fini ? Croit-on que la satisfaction va enfin nous être donnée par le biais d'un distinguo ? Cette différence de l'expulsion au rejet est-elle de nature à nous rassurer ? Ne voit-on pas au contraire le champ de problèmes qui s'ouvre et qu'il s'agit de ne pas résoudre, mais de frayer ?

Ce qu'il va falloir dire désormais en continuant à mentir avec constance, sera la généalogie du rejet. On n'est quitte de rien, et nous n'entendons pas oublier cette question : par quelle raison se fait-il qu'un rien suffise à ce que les conditions de la subjectivité soient abolies ? Croit-on que le tranchant qui cliverait expulsion et rejet nous assure, quand il va s'agir de penser en quoi cette abolition du symbole en quoi consiste la forclusion du Nom-du-Père, est le risque inconditionnel de l'être parlant. C'est l'enracinement de cette éventualité du rejet dans le statut d'expulsion qui est celui du réel, qu'il nous faut maintenant penser.

Publié Lettres EFP n° 20

TROIS NOTES SUR LE SYMPTÔME

-La Personnalité Universelle.

-La Personnalité, paranoïaque.

-Ce qui Relèverait de l'Égarement.

—

AVERTISSEMENT

On lira ces textes, dans leur dispersion, pour ce qu'ils indiquent de leur insistance:

-l'approche faite de ce qui, du sujet comme exceptionnel à advenir dans la parole, permet que l'obstacle soit fait au silence dont le lien social donne une forme principale.

Le symptôme, est le lieu premier d'une telle mise en jeu.

L'analyse, en disant le Nom du Père comme cause du sujet, reprend le symptôme en son vif.

Ce qui ici émerge de peu, qu'on sache toutefois que sa dispersion est dûe à ce que le travail du fond s'en poursuit ailleurs.

LA PERSONNALITÉ UNIVERSELLE

Facil cosa è farsi universale.

Il faut poser que le fait social comme tel est fondé sur une forclusion. Tout lien social se maintient comme rejet des lois de la parole.

Il y a donc continuité parfaite entre la position du psychotique, dont le paranoïaque donne ici le paradigme le plus accessible, et le lien social en tant qu'il trouve sa forme "individuelle" dans la personnalité. La personnalité est en ce sens, paranoïaque. Elle est le résultat (ou l'agent) de cette forclusion entretenue des lois de la parole dans le lien social.

Sans doute les modes de production contemporains ont-ils donné à cette affirmation une portée que jamais d'autres systèmes n'avaient laissé éclater d'une manière aussi symptomatique. Mais il ne faudrait pas conclure à une spécificité de cette causation: la raison de ce statut symptomal de la folie dans les modes de production contemporains est dûe à autre chose qu'on dira plus loin.

Il faut partir du principe que le lien social est une forclusion. C'est pourquoi l'ordre social est fondé sur la répression et non sur le refoulement. Au contraire le refoulement, s'il existait, serait le signe d'autre chose qu'un tel rejet.

Justifier ce principe dépasse les limites de ce qu'on veut énoncer ici. Donnons simplement l'idée d'une solution à y apporter, ainsi qu'une mise en garde de méthode. Dire que la forclusion est inhérente au lien social, implique que le concept de forclusion soit profondément transformé et qu'il soit en particulier déconnecté de la particularité de sa position

dans la doctrine lacanienne. Ce qu'il faut avancer, c'est que bien loin que la psychose soit le lieu unique d'une forclusion, c'est inversement pour autant que l'opération d'une forclusion (si opération est un terme qui convient bien) est instauratrice de la dimension du discours, et partant du lien social, -que la psychose comme fait clinique est déterminée, ne faisant que pousser à une certaine limite cet effet de forclusion. Mais il faut ici s'abstenir de dire qu'elle fait symptôme.

En effet, le fait du symptôme, c'est le fait du sujet. Il n'y a de sujet que du Nom du Père, i.e. de ce principe de nomination qui ouvre et constitue les lois de la parole. La place faite d'un sujet, se fait dan le symptôme. C'est là très précisément ce qui fait obstacle à la dimension forclusive du fait social. Le fait du symptôme est ainsi profondément asocial, trait déjà relevé par Freud. Cette grâce du symptôme, est ce par quoi quelque chose comme enfin une possibilité de sujet peut, par exceptio être donné dans le lien social (et s'y soustrayant au titre d'une séparation).

L'hystérique est ainsi la position du sinthome: ce quifait signe du Nom du Père, partant, des lois de la parole, qu'elle met en acte par l'acte de son symptôme. Echec ainsi fait à une certaine forclusion. -Sans doute l'émergence historique du discours de l'hystérique est-elle datée: mais ce n'est là que fait d'historisation , dont l'importance comme invention ne doit pas dissimuler la ressource de structure, qui est cet obstacl fait à la chaîne infiniment cohérente du lien social ordonné à la personnalité.

Il est à vrai dire plus d'une manière de faire événement de la parole, pour autant que celle-ci est l'exigence incontournable de l'être parlant. La religion constitue, dans les discours précapitalistes,la forme dominante du sinthome, soit de ce que l'Unverträglich du rejet qui soutien l'ordre social laisse pourtant advenir de la parole, en quelque sorte malgré lui. C'est pourquoi la religion est d'essence indestructible: elle est

la <u>moindre parole</u> à quoi l'être parlant ne saurait renoncer.

Un autre discours est par exception advenu dans l'histoire, aussi fragile par conséquent que le lui permet son statut d'exception: le discour analytique, qui se propose comme sa cause-même le frayage des lois de la parole. Le discours analytique est une pratique ordonnée à cette faille du sujet, et qui relève le sinthome à la dit-mension propre où il puisse <u>enfin</u> prendre portée d'acte. -De l'événement de ce discours, date que le discours de l'hystérique ait cessé de s'en tenir au symptôme, en le reconnaissant dans sa vérité. Non certes que la moindre parole n'en foisonne pas pour autant, dès lors faisant à cette musique du lien social un bruit de fond un peu bavard.

Resterait à savoir <u>si</u> la forclusion est bien ici une opération. Et ne faudrait-il pas plutôt la penser comm cette absence d'acte dont résulte l'absence d'oeuvre de la folie ? -Que ceci pourtant n'abolisse pas la question de ce qui, inhérent au Sª, est condition de la folie.La cause de l'affolement par excellence, n'est-ce pas le Sª lui-même en tant qu'il excentre radicalement l'être parlant à un malaise sans limitation ? -D'où la question de faire, au sein de cette illimitation, acte, dire-non qui fasse sinthome, et pour tout dire y nomme un quelque chose qui soit chance de parole. Tel est l'acte, analytique. Non le seul donc, mais exceptionnel à produire un tel effet: seul sinon le seul. D'opérer un tel acte, c'est bien ce qui à cette absence d'oeuvre de la folie du parlêtre, donne le lieu que le sujet advienne comme cette faille qui se dit sinthome.

De cette forclusion généralisée qui constitue la ressource du caractère mortifère de la connaissance, paranoïaque, prenons le vent en ceci que le fait social soit précisément ordonné comme mode de production: exploitation de l'homme par l'homme -ou le contraire, i.e. la même chose.

La forclusion qui du sujet ne veut rien savoir, a cette conséquence que ce qui du sujet est rejeté, est prise au corps. Le <u>corps</u> est le lieu de ce qui ressurgit de ce rejet du sujet. -Pendant que la plus-value est

exploitée au corps, et comme production de corps, (objets matériels de la production), du sujet en tant que producteur, dans l'exploitation de la plus-value, on ne veut rien savoir. Ou bien le corps, oubien le sujet, semble donc être une alternative radicale ordonnant les effets de la forclusion du lien social. -L'hystérique, par la mise en travers (Entgegenkommen) du corps dans le sinthome, témoigne d'un refus du corps, qui est en fait refus (subjectif) du sujet, place faite à ce non! qui du corps ne veut rien savoir, si ce n'est ce qu'il porte du sujet, comme effet des lois de la parole (I). Ce n'est certes pas que l'hystérique réalise la seule "époché" viable de l'ordre de forclusion que le lien social organise. Mais elle en fait en tout cas le symptôme. C'est à ce symptôme que le discours analytique ordonne le dire-non qui lui fait poser le <u>sujet</u> comme obstacle à toute pratique des <u>corps</u>, dans son essence forclusive.

Qu'est-ce donc qui dans ces conditions fait la continuité entre la personnalité comme ordonnée à ce rejet projectif d'où procède la déréalisation constituante du monde "moderne", et la psychose commelimite de ceteffet de forclusion ? Cette question dont il faut d'abord remarquer qu'elle contient virtuellement une règle de méthode, est peut-être mal posée, si personnalité et rejet de la paranoïa sont <u>la même chose</u>. -Alors il faudrait ici inverser les termes du problème, et, partant de cet acquis de principe, examiner plutôt comment, à titre de by-products d'un mode de production, la psychose comme fait clinique prolonge le lien social. -Non pas cependant que la psychose soit une conséquence d'un ordre social: mais le lien social et la folie sont <u>la même chose</u>. On ne saurait en aucune façon présenter une explication "sociologique" du fait de la maladie mentale. Mais inversement il y a continuité de causation entre ces deux faits de structure.

(I) On y reconnaît l'abolition socratique, quifait place par ce moyem à <u>ta erôtika</u>, le savoir de l'amour. Cf. G.T.: Topologie du Retour.

L'objection deleuzienne faite à l'analyse, de ne pas discerner la continuité entre folie et fait politique est donc parfaitement exacte et ne doit pas être réfutée. C'est précisément son exactitude qui la rend abjecte. -Ce qui caractérise le discours analytique, c'est eneffet d'opérer "théoriquement" et pratiquement, l'obstacle fait à cette continuité, pour autant que, en nommant le symptôme, en reprenant dans l'acte le dire-non par quoi celui-ci opère un effet de sujet, un événement des lois de la parole, il s'oppose absolument à cette continuité de la déraison, et en dénonce les suites. Le discours analytique fait certainement obstacle au lien social, -et c'est bien ce qui en lui, gêne: qu'il dise et opère en acte le fait du sujet, lequel est rejeté du lien social.

Le lien social ne produit pas la psychose; la psychose comme fait clinique n'explique pas le lien social. Mais la causation de ces deux termes les met en continuité parfaite, sur le fond d'une forclusion originante de ce lien.

Il s'agit alors d'expliquer ce qui identifie personnalité et paranoïa, ce qu'on tente maintenant.

NOTE: On reconnaîtra dans tout ceci une reprise du problème de la connaissance paranoïaque, terme introduit par J. Lacan, et dont on ne peut que regretter l'abandon. Sans doute fallait-il qu'il en soit ainsi pour permettre une élaboration de la doctrine du symbolique. Ce que je me propose, c'est la reprise de ce problème moyennant une telle position du symbolique, à partir de la question de la forclusion. C'est ainsi que je lirais quant à moi notre article sur le Réel et l'Acte Sexuel. Cette reprise ne peut se faire, on l'a montré, que moyennant une généralisation du concept de forclusion, qui permet de rendre compte du fait psychotique en des termes qui devraient lever l'aporie de savoir si la forclusion est ou non de l'ordre du "négatif" (ausens kantien d'une négation réelle). On y gagne d'en fonder également la théorie du discours comme fait de structure du lien social.

LA PERSONNALITÉ, PARANOIAQUE

(La première avancée freudienne)

J'ai résolu, on le sait, de ne rien dire ici de ce qui fonde le discours, dans son rapport à une forclusion constituante, estimant en avoir assez dit là-dessus ailleurs.

Il me reste donc à établir ce qu'il faut entendre par la personnalité, si nous devons penser qu'elle soit paranoïa. Quant à la médiation qui lierait de là, la structure forclusive du fait social à la personnalité, je laisse au soin d'un autre travail d'en opérer la déduction, moyennant ces deux termes.

On a, dans un séminaire, souligné l'occurrence, dans les premiers écrits de Freud, des termes de forclusion (Verwerfung), et de défense. Que toute la première théorie freudienne des psychonévroses soit ordonnée à ce concept de défense, voilà qui donne à penser. Une tentation serait bien sûr de nous laisser glisser vers une théorie de la défense contre la pulsion, dont s'origine une théorie du moi fort. C'est justement là l'accent qu'il nous faut éviter si nous voulons redonner vigueur à cette première interrogation de Freud.

Qu'est-ce donc qui lie défense et fonclusion ?

Nous ne pouvons le discerner que si nous posons que le style de cettedéfense est projectif. La défense est projection. Mais de quoi, vers quoi ?

Ici il nous faut faire ce pas de dire que <u>ce qui est rejeté l'est dans le dehors.</u> Autrement dit, il nous faut poser que, si quelque chose s'ordonne d'un champ homéostatique du plaisir où existerait l'être parlant, ce à quoi il existe est le lieu d'un rejet, de ce qui précisément fait trou dans le champ du plaisir, comme ce qui le subvertit de son irruption. Telle

est la première opération du sujet: la constitution, dans le coup de dés originant de la causation signifiante, d'un effet de rejet, -qui, d'être ce à quoi l'ordre Sª existe comme à son manque, en deviest la cause, et pour tout dire la Chose qui manque à ses effets d'inscription. Que, de l'effet

de manque de la Chose, nous puissions dire le mode subjectif comme insatisfaction, voire comme impossible, est secondaire en tout sens du terme, et ne fait que signifier que le réel est ce qui fait défaut à l'inscription Sª. La raison structurale de ce coup de dés inaugurant, nous la taisons cependant, pour ne relever que ce qui nous importe: le réel, c'est le rejeté . Il n'est de réel que de l'effet d'une expulsion hors du champ du Sª. Nous avançons que cette expulsion est l'essence de la forclusion.

Qu'on nous passe d'avoir à répondre à la question qui ici vient: de savoir en conséquence ce que signifierait la forclusion du Nom du Père ? Faudrait-il dire que l'expulsion porte sur un Sª ? La solution en est indiquée ailleurs.

Que l'on entende bien ce que j'avance: le concept freudien d'expulsion (en tant que constituante du réel comme le Dehors du principe du plaisir) est un travail forclusif.

Mais cette forclusion n'est pas une projection, fait important. La projection défensive est ce qui résulte quant au sujet de l'effet du travail forclusif. Là est la nuance essentielle qu'il nous faut entendre.

Qu'est-ce donc que la projection ? C'est la structure de "soufflage" qui est la modalité subjective résultant de l'opération constituante du réel; autrement dit la personnalité.la projection n'opère en effet pas tant sur qqch. (l'autre par exemple) qu'elle n'indique l'effet de distension objectivante à quoi s'ordonne l'effet du Sª, par l'expulsion dans le réel, de la Chose. La détermination de cet effet, peut se cerner de trois caractères: spatialisation, objectivation, déréalisation. Par l'effet d'expulsion de la Chose, le champ du plaisir est réalisé comme l'extérieur.Chose

étrange, le rejet dans le réel en vient à constituer comme l'extérieur ce qui opère ce rejet. Mais extérieur à quoi ? -Asoi-même précisément. La projection du principe du plaisir ne désigne pas d'abord un rapport pris du transport du dedans vers le dehors, mais l'autodispersion qui confère au principe du plaisir sa dimension d'automaton. Bref, de cet effet constituant du champ du plaisir, celui-ci en devient quasi-identique à la réalité, et la structure de cette réalité, est celle d'un espacement, dont la structure s'impose tant, qu'inversement tout ce qui relève du symbolique en porte la marque , de n'être plus désormais qu'un certain "espacement de la lecture".

Il faut donc bien souligner que la structure du principe du plaisir est une projection. Et cette projection est le corrélat, sans y être identique, de l'expulsion constituante du Dehors comme réel.

Quant à la défense, elle n'est elle-même que le corrélat dont nous n'établirons pas ici la complexe structure, de ce que l'expulsion dans le Dehors, de la Chose, est maintenue subjectivement comme "représentation incompatible" (unverträglich), le terme freudien de représentation s'avérant d'ailleurs inadéquat. Ce qui est incompatible, c'est le réel. Et la défense ne fait que désigner l'insistance différante par quoi le principe du plaisir comme automaton s'ordonne, mais dans un ordre de substitution, auréel comme inassumable. -Savoir si ici, cette perspective de la défense est bien correcte, est dès lors secondaire, au regard de la situation topologique que nous devons conférer à ce terme dans l'articulation du registre Sª au réel qui en fait le manque.

Défense, projection, rejet (Verwerfung), sont donc les trois termes nodaux de la première théorie freudienne.

Ce qu'on appelle la "personnalité", n'est que le bouclage, dans les termes du narcissisme, de la structure projective du registre du plaisir. Toute "personnalité" comporte donc en son coeur un rejet dont elle se constitue comme l'entour objectivant. Toute personnalité est projection, elle

est l'éclatement dans l'Extérieur (sous la forme particularisée de l'image du semblable à quoi elle est identique de ce fait) de cette outre indéfiniment gonflée du champ du Sª, dont l'ampleur n'a d'égale que l'ignorance du réel qui le constitue comme champ de la connaissance. Que le réel, là, fasse irruption, voilà l'impossible, si ce n'est au prix de l'étrangeté,-ou du symptôme(I). Le symptôme est le retour du réel, dont la question de ce fait se pose de quelles conditions le rendent possible, si la subversion de l'homéostase Sª ne peut être intégrale ? -Mais ceci nous suffit au moins à bien marquer ce que le symptôme et la personnalité ont d'antagonique: si le symptôme est le retour du réel, la personnalité se définit de son expulsion comme Dehors.

Dès lors, quoi de la paranoïa ? Mais avons-nous même besoin d'en tenter la déduction ? Ne voit-on pas qu'à reprendre le problème à l'envers, nous gagnons à tout coup ? -Si posant en effet que la personnalité, c'est la paranoïa, il ne nous reste plus qu'à déduire à quelles conditions il peut y avoir autre chose que de la paranoïa, i.e. le sinthome.

Comme préliminaire toutefois à ce travail, balayons une objection possible. La paranoïa est un fait clinique déterminé; la personnalité en est un autre. Comment les nouer, et, pour forcer les choses quant à la théorie, comment pouvons-nous identifier ce qui de prime abord est à situer comme rejet du Nom du Père (la psychose), et ce qui semble, par le fait de se maintenir comme ordre social, ne pas en procéder ? Autrement dit, tout rejet constituant du réel est-il ordonné à un rejet du Nom du Père ? Cette solution, pour tentante qu'elle soit, doit être refusée. Et si en effet, nous pouvons bien conclure que la personnalité procède du rejet des lois de la parole dans le lien social, nous ne pouvons pourtant pas identifier ces deux types de rejet. Comment donc les distinguer ?

Ici encore, force nous est de retourner la question, selon notre démarche. Le problème n'est en effet pas de savoir s'il y a un rejet du Nom du Père. Il s'agit inversement d'en venir à concevoir la forclusion

---

(I) Il est de ce fait inadéquat de parler de symptôme psychotique: il n'y a pas là l'ordre du sujet.

dans la psychose comme le manque de son opération. Le Nom du Père n'est pas dans la psychose, quelque chose qui, ayant été là, en aurait été exclu; mais l'opération de l'arrêt constituant du lieu du sujet, est ce qui a fait défaut. A proprement parler, il est donc inexact de parler de forclusion du Nom du Père. Il vaudrait mieux articuler ainsi la question: tout discours s'ordonne à un rejet constituant du réel, mais le Nom du Père qui modalise ce rejet et y ordonne/dans/son dire-non, un sujet comme souffrance de ce premier réel, fait, dans la psychose, défaut. Le rejet de la paranoïa, (de la psychose en général), n'est donc pas une opération proprement dite(I), mais le défaut d'une marque, et le négativisme doit y être situé d'ailleurs (pourquoi pas de ce qui s'indique là d'une parlance possible ?). Ce n'est pas tant que le psychotique, de la Chose, ne veuille rien savoir, que plutôt il n'en puisse rien savoir, faute de ce principe qui, de la constituer comme lieu du retour dans le refoulement primordial, le vouerait à l'ignorance heureuse du désir de dormir. -Que le névrosé fasse, de cette Chose, sinthome, ne contrevient pas à ceci: n'est-ce pas précisément en tant que pour lui, la Chose fait retour, que quelque chose de la personnalité s'en abolit ?

Il n'y a donc aucun clivage de principe entre paranoïa et personnalité: la personnalité ne fait qu'exprimer la structure de rejet de l'opération signifiante pour l'être parlant; la paranoïa nous présente cette structure à l'état vif, où le dénudement du frapper signifiant aliène radicalement le sujet à l'ordre de la reconnaissance.

Dire que quelque chose s'excepte de la folie, c'est dire qu'il y a du sujet, dont le symptôme est la forme pure. Le sujet, c'est le symptôme. -La condition du symptôme, c'est le retour de la Chose. La Chose ne peut

---

(I) Faudra-t-il dire ce qu'on aura de longtemps déduit, que toute opération est o-père-ation, dans quelque père-laboration que ce soit ?

revenir que de l'effet de la nomination qui y arrête le sujet comme à sa condition. Le retour du sujet à la Chose, c'est en fait le retour au Nom du Père, principe et nom de cet arrêt. Tout symptôme n'insiste que du Nom du Père. Et le symptôme n'est reconnaissance de la Chose (comme cause qui traumatise) qu'en ceci que le Nom du Père, d'avoir permis la reconnaissance, permet que la reconnaissance fasse retour dans le symptôme.

NOTE: Je ne veux pas dissimuler que la déduction présentée ici de la défense et de la projection à partir du rejet, est insuffisante. Mais par contre, ce qui importe, c'est la <u>situation</u> de ce problème, dont on opèrera mieux ailleurs le nouement.

CE QUI RELÈVERAIT DE L'ÉGAREMENT

I- la répétition demande du nouveau, -mais elle ne l'obtient pas souvent.

D'où donc vient une telle exigence de nouveau, et d'où un tel échec ?

Nous avons préalablement montré que la répétition est fait de sujet, contestant ainsi qu'elle soit automaton.

Ceci ne peut se soutenir que de remarquer que le sujet est l'effet du signifiant, donc sujet à la parole, et que la répétition est parole à-dire, que l'analyse restitue comme telle.

2- Mais alors comment situer dans cette répétition la dimension de l'acte, en tant qu'il est ce d'où s'opère le nouveau ? Et d'où procède dans le sujet une telle exigence d'acte ? L'acte se situe d'une nomination qui fasse place à la parole. Ce qui l'exige dans le sujet, c'est que, si l'être parlant est divisé du signifiant, l'aliénation à quoi il est soumis de ce fait le contraint sans nécessité à ce qu'il y ait du dire qui déplace l'inassumable de cette division, et qui fasse événement de faille d'un sujet: c'est là le nouveau comme tel.

3- La question qui est en jeu est donc: à quelles conditions la parlerie de l'être, dont la répétition donne la structure et le témoignage, peut-elle donner lieu à un acte, au nouveau ?

4- Ceci suppose que nous éclairions au prélable ce qui peut faire obstable à ce que ceci advienne. Nous supposons (et le sujet suppose) ,qu'il est exceptionnel qu'il y ait de l'acte. C'est même en quoi se nouent la supposition dans l'analyse, et la place de l'acte.

5- L'acte est l'acte de parole.

6- Il y a une primordiale absence de parole. Est-elle ou non à

définir comme rejet (Verwerfung) des lois de la parole ? -Quoiqu'il en soit, il est certain que la jouissance s'ordonne en divers versants, dont le dominant (en tout sens du terme), est que ces lois ne s'y donnent pas: tel est le lien social, le fait du maître, etc., qui sont ence défaut, équivalents au moins au fait de la folie.

L'importance de la folie, pour nous qui cherchons à faire événement du dire, vient précisément du problème qu'elle ne nous pose pas, et qui est de savoir à quelles conditions, (au sens kantien de cette formule), il peut y avoir du nouveau. Nous répondons que c'est le Nom du Père. Cette importance cruciale de la folie n'est donc que relative à notre acte. Il n'y a pas de malaise de la civilisation. L'absence d'un tel malaise est au contraire frappante. Et c'est pour autant que, suivant Freud, dans le particulier de notre position, nous nommons ici quelque chose que, de ce fait, nous portons au symptôme, qu'un tel malaise en vient à exister.

7- Or, avançons ici sans plus que la condition de possibilité du nouveau, (de l'acte), se trouve pour nous s'indiquer dans ce qui tout à la fois fait obstacle à cette absence des lois de la parole, et crée un nouveau: le symptôme. Le symptôme, est la formation dont l'hystérique, dans le premier mensonge du geste de séduction mis au compte du père, invente en fiction la condition du nouveau.

8- D'où les questions suivantes:

-En quoi l'obstacle fait du symptôme au lien social permet-il que du nouveau soit créé ?

-En quoi le Nom du Père est-il la condition nécessaire d'une telle création comme d'un tel obstacle ?

9- A ceci l'analyse répond de la nomination. L'analyse précisément dit le Nom du Père comme cause du malaise. Ce que le symptôme présente en ressource de fiction, ce n'est pas que l'analyse l'invente, mais osons dire qu'elle le construit.

Ou mieux encore, que, opérant une nomination: du père comme cause,

elle permet que soit construit quelque chose qui démontre dans l'opération du Nom le corrélat de l'acte (du nouveau).

I0- Ce à quoi l'analyse donne cours, c'est à la possibilité qu'advienne en retour de cette nomination, un acte de parole, une place faite au sujet. En nommant, en construisant, l'analyse fait place en retour à l'acte de dire.

II- Il convient alors d'interroger:

-Ce que c'est que la nomination du père (où le génitif ne sera pas décidé, bien que ses deux versants doivent absolument être distingués).

-Ce que c'est que la construction freudienne, et pourquoi il n'est de nouveau possible que d'une telle construction. Ce qui est construit, est-ce le Nom du Père ?

I2- Ici se désigne comme voie où résoudre ces questions, le travail du transfert, en tant qu'il crée du nouveau dans l'acte du dire; et l'acte analytique, comme opéré pour le sujet, du retour de la nomination.

I3- Restera la question ici insistante: pourquoi est-il si difficile au parlêtre d'opérer la faille du dire, si c'est justement là ce qui permet que la souffrance de la division en soit de quelque manière relevée?

—

DANS L'ANALYSE, DU NOUVEAU.

Qu'est-ce donc que le discours de l'analyse apporte de nouveau ? Cela va, en un sens, tellement de soi, qu'on ne cesse de l'oublier. De sorte qu'à interroger ainsi, on énumère selon les lieux, divers éléments. Je voudrais en proposer ici un autre.

Le nouveau du discours de l'analyse, c'est l'analyste.

Nous sommes pris dans un discours qui, comme tout lien social, est ordonné à un rejet. Le lien social, c'est la ségrégation: soumission du parlêtre aux effets de coupure du symbole, en tant que ces effets sont la condition de l'accumulation différentielle de la jouissance, dont la loi d'extranéation du désir de l'Autre exige l'appareil. Si le désir est le désir de l'Autre, c'est d'abord dans l'ordre d'une privation ordonnée des jouissances sous la forme de la plus-value, que ce désir de l'Autre déploie ses fastes.

On croirait pouvoir tenir un tel ordre de la jouissance de la plus-value pour une falsification du désir: il n'en est au fond rien, et c'est bien dans la mesure où un discours a creusé dans l'histoire cet abîme du désirant par les moyens de la plus-value, que la question du désir en ce qu'il est l'en-deçà pulsant de sa causation, a pu être posée. Plus radicalement encore, que l'on voie dans cet effet de frappe des divisions sociales la face de rejet que le symbole fait subir au parlêtre, et qui constitue la dimension d'ignorance féroce à quoi celui-ci s'ordonne au fond.

Qu'est-ce donc qu'au sein d'un tel discours, l'analyse apporte de nouveau ? Ce n'est certes pas le transfert, puisque ce discours du lien social est, dans son principe, arrimé au transfert, dont il ne veut rien savoir si ce n'est pour en opérer des effets de sélection, discours racial généralisé. Le transfert est, dans le discours du maître universel, l'instrument de la ségrégation. C'est pourquoi il n'y faut pas moins que le psychotique

pour y faire symptôme.

Le discours de l'analyste apporte ceci de nouveau, qu'un sujet, quelqu'Un, Au-moins-un donc à s'y impliquer, -qu'un sujet accepte de se faire le support d'un transfert, et d'y opérer selon sa nature, en sorte que s'effectue un sujet comme divisé dans la parole. Cette position, d'accepter de se faire le lieu de la supposition du transfert, pour en destituer les effets, et en particulier l'assise qu'ils offrent à la ségrégation généralisée, dans ses modes d'exclusion, voilà le nouveau de l'analyse.

Ceci implique que la nouveauté du discours de l'analyse soit le désir de l'analyste, dans sa connexion à l'acte analytique.

Qu'est-ce donc que l'acte analytique ? On pourrait simplement soutenir cette position d'une grande force, que l'acte analytique, c'est l'acte analysant. L'acte analytique serait de se faire analysant, de se diviser dans le symptôme.

Mais il n'en est rien, du moins si l'on s'en tient à la forme simple de cette position. L'acte analytique, c'est l'acte de se faire analyste i.e. qu'il réside dans le passage que l'analysant accomplit de la position à lui dévoilée par la pratique analysante, d'une part de la nécessité de la parole comme issue de la faille incontournable, d'autre part, de l'exigence de ne pas laisser sans réplique l'intolérable de l'exclusion ordonnée au lien social, -à la position de se faire analyste, i.e. d'être en mesure de dire non à ces effets de rejet, en permettant que d'autres puissent, à l'occasion, prendre acte de leur dire-non dans le parcours de leur transfert celui dont leur symptôme faisait le premier lieu et l'obstacle.

L'acte analytique consiste en ceci, d'en venir à maintenir ferme le dire-non opposé à l'exclusion du lien social (I), à partir de ce que la pratique analysante a démontré au sujet de l'interminable d'une telle tâche.

Le dire-non est /la raison de/ ~~la~~ faille du sujet. Rien de plus improbable qu'une

---

(I) De ceci on conclura aisément que tout rapport sexuel n'est qu'un semblant destiné à mimer un lien social dont le fond est rejet.

telle faille, encore que rien de plus nécessaire. Le lien social se définit de ne rien vouloir savoir de la faille du sujet. Car que l'on saisisse bien ce paradoxe que, loin que l'être parlant soit ouvert à la béance de l'effet du symbole, rien ne lui est plus ordinaire que de n'en rien vouloir savoir. Au point que d'arriver à trouver même le chemin qui fasse issue à cette ignorance, devient l'enjeu de la plus grande résistance. Qu'un acte advienne à cette dimension de refus, y fasse obstacle, et dise le lieu du sujet comme faille à opérer au sein de ce rejet, est le dire-non que permet la pratique analytique.

Mais plus justement c'est pour autant que la tâche est infinie de la parole, d'une faille sans cesse à recréer et qui jamais ne s'opère que d'un malaise infiniment déplacé et jamais atteint, -que le sujet fait acte d'en venir à <u>construire</u> le lieu . d'où s'opèrerait virtuellement une telle faille infinie. Ce lieu est celui du discours analytique dans ses appareils.

Ces appareils sont la construction transfinitisante d'où s'assurerait la possibilité de la faille de l'acte de parole.

Mais ils ne se confondent pas avec l'acte qui porte un sujet à se faire le support du transfert en tant que parcours de cet acte de parole. Ils sont seulement l'instance d'où une telle transfinitisation de l'acte de parole est rendue possible.

En se faisant support du transfert, l'analyste inaugurant ainsi sa position, opère un dire-non qui le produit comme séparation. Il faut souligner que, si le désir de l'analyste a un sens, ce ne peut être que de cette séparation qui conditionne son acte: celle qui le porte à se faire le lieu d'un dire que non qui fait obstacle au rejet, et permet qu'advienne l'acte de parole.

C'est dans la mesure où l'analyste est pris dans l'interminable d'un acte de parole qui fait pour lui l'incontournable du symptôme, qu'il en vient à se situer dans cette séparation. La séparation est ce qui résulte

pour lui de l'incontournable de la faille, -en tant qu'elle pourrait bien être impossible.

La séparation qui porte l'analyste à la position d'un tel dire-non est donc acte: analytique. Ici se désigne que la séparation et la construction de l'analyse sont en rapport inverse et nécessaire. La construction de la cause de la séparation comme appareil qui transfinitise le malaise du symptôme, conditionne que l'espace de ce dire-non soit nommable, donc opérable, -mais ce saut d'élaborer la construction de l'analyse ne se maintient que de la séparation de l'acte analytique.

L'analyste n'existe donc pas. Il est la construction qui, de son transfini, permet qu'advienne quelque effet de faille dans l'acte de parole. Mais qu'un sujet en vienne à se faire le support d'une telle opération, à partir du saut fait d'avancer un dire que non qui y fasse place, -cela existe bel et bien: il existe du psychanalyste (I), soit des effets qui, de l'acte ainsi opéré comme saut, permet que le dire que non que le symptôme implique advienne à la reconnaissance du sujet analysant.

C'est donc bien de la pratique analysante que du psychanalyste surgit, mais moyennant un acte assurément différent, puisqu'il est celui qui, d'une séparation, porte un sujet à opérer le dire-non qui en retour, permet qu'advienne l'acte de parole dans le symptôme.

Mais que l'on discerne bien que l'opéré de cet acte, c'est d'abord l'analyste. C'est pour autant qu'un sujet, de s'opérer dans l'acte analytique, en vient à s'impliquer dans l'interminable (unendlich) d'un acte de parole, qu'il est par cela même contraint d'opérer la construction d'où cet acte prendrait sa consistance, d'où la faille enfin adviendrait, qui est sans cesse à recréer. Et sans doute la pratique analytique n'est-elle pas la construction de l'analyse: puisqu'elle est au contraire le dire-non

(I) Ou comme le dirait J.D.Nasio, il n'y a que des analystes: au singulier de leur acte.

qui ne prend existence que du défaut d'un tel résultat.

Il reste que l'analyste est au principe de l'analyse, en ceci non seulement qu'il en dirige la cure, mais plus encore, en ce qu'y advient la faille dudire, quand un sujet se fait l'agent d'un tel acte, d'un dire-non qui transfinitise le symptôme, lui donne le lieu d'où en retour, un sujet peut advenir au dire que le symptôme impliquait de son manquement.

Oserait-on aller jusqu'à dire que l'analyste (celui qui se fait agent de cet acte) pourrait alors bien être celui qui parle ?

MCL -

GÉRÔME TAILLANDIER

UNE CONSTRUCTION FREUDIENNE

On sait que la reconstruction par Freud du fantasme "Ein Kind wird geschlagen" pose des problèmes remarquables et pour tout dire infinis. En particulier, l'introduction par Freud du tiers temps du fantasme, comme construction toujours manquante, de l'analyste, polarise les questions sur le terme véritablement crucial de la théorie freudienne qu'est le concept de construction.

Lacan a tenté de cette construction de Freud, une analyse dans le séminaire V, en proposant la ligne générale suivante: ce qui dans le premier temps du fantasme, situe le sujet comme barré du signifiant, et à proprement parler rejeté, cela est dans le temps second, repris comme signe de l'amour, soit de la dimension de reconnaissance du désir où le suje est reçu. L'effet battant du signifiant comme refus du sujet, est ainsi élevé à la puissance de signifier l'événement du sujet, sous cette condition de l'assujettissement à l'effet du signifiant, que représente la réversion du fantasme: l'événement du Je comme opéré dans la jouissance de l'activité signifiante du battre.

Cette interprétation est remarquable par la situation qu'elle nous permet de donner à ce fantasme dans la structure subjective, et plus encore par ce qu'elle nous apprend sur la structure de l'acte dans l'opération du signifiant.

Elle n'est toutefois pas sans défauts. On peut en relever au moins deux. Le premier et le plus évident de tous est de réduire le temps troisième du fantasme à n'être que le moment de légalisation de la jouissance signifiant l'issue que le sujet trouve à l'Oedipe, dans son déclin, ceci dans la ligne qui est, dans ce séminaire, celle de l'interprétation des temps de l'Oedipe. Le concept freudien de déclin (Untergang) du complexe d'Oedipe, y

reçoit en effet cette interprétation entièrement nouvelle et paradoxale eu égard au sens que Freud accorde à ce concept, d'être l'issue légalisante de la dialectique des identifications, qui fait tomber dans l'oubli de la latence la raison du sujet, dans le temps même où il assume le sexuel propre dans la mascarade.

Or cette position efface à certains égards la question de la transformation que reçoit le fantasme dans ce temps, puisque le sujet comme Je y est évacué. Mais ce n'est pas ce qui nous intéresse.

la seconde difficulté présentée par cette interprétation nous intéresse beaucoup plus. Sa conséquence est en effet d'effacer cette chose sidérante que certains égards, le tiers temps du fantasme, c'est le second; soit celui que Freud reconstruit. Cette situation en tiers ________ dans la construction de Freud de ce temps reconstruit, est tout le problème de ce qu'il nous apporte d'original voire d'impensable en ceci : que signifie donc une construction en tant que nécessaire à donner consistance au discours analytique ? La construction de l'analyse, cela s'entend ici en plus d'un sens.

A défaut de répondre à cette question de front, nous la reposerons, en la rédupliquant selon ce qui suit.

Suivons donc ce que Freud nous écrit:

"J'indiquerai maintenant parmi les éléments nécessaires à cette (mienne) théorie ceux qu'on peut démontrer directement et ceux que j'ai dû <u>reconstituer</u>. Ce qui est directement observable, (...) c'est tout d'abord la source, (...) la vie sexuelle.

"(...)Démontrable encore (...) est l'effort de volonté des malades, la tentative de défense sur laquelle la théorie met l'accent.

"<u>Entre</u> l'effort de volonté du patient qui parvient à refouler la représentation sexuelle inacceptable, et l'émergence de la représentation obsédante, (...) <u>s'ouvre la faille que la présente théorie veut combler</u>. (...) Ce sont là des processus qui se produisent sans conscience; on peut seulement en supposer l'existence." (Je souligne. G.T.)(1)

A suivre ceci, il apparaît que Freud marque fortement dans son travail trois aspects distincts, ou plutôt deux, dont l'un se divise lui-même en deux.

D'une part il y a ce que Freud appelle le démontrable, soit ce qui

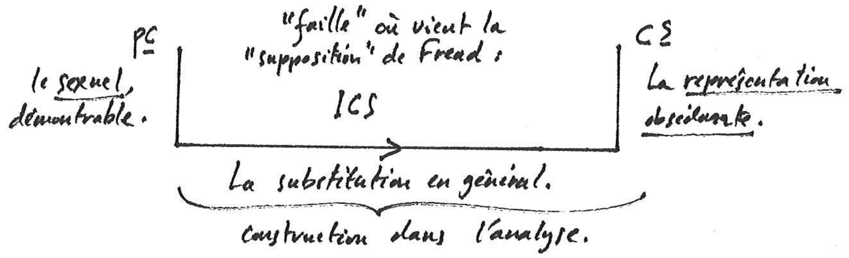
(1) Les psychonévroses de défense. <u>In</u> Névrose, Psychose, et Perversion, p.7.

pour lui, n'est pas tant observable que réel, à certains égards. Et il y a enfin ce qui de plus doit se reconstruire. La théorie est destinée à "combler une faille" entre les deux moments du démontrable. Elle vient en tiers, comme reconstruction à la place de la faille. Quelle est donc la structure de cette faille ? Voyons ses bords.

D'une part le directement démontrable, c'est le sexuel. Il est à proprement parler la source. Faut-il le dire réel ? On le laisse à trancher. -Mais certainement ce qui est au lieu d'une "perception", au sens freudien du terme. Puis séparé de ce premier démontrable /par la faille qui s'en opère, le second démontrable/ qu'est le symptôme, comme retour du refoulé. C'est là ce qui vient à la conscience au sens de Freud.

Entre perception et conscience, s'ouvre la faille que la théorie comble de ses chaînes de raisons inconscientes, elles, seulement supposées. L'inconscient de Freud est le tiers temps qui s'ouvre entre perception et conscience, faille que sa propre théorie vient combler, comme "supposition" (construction).

La théorie de la supposition -la supposition de la théorie, vient au lieu de la faille qui s'ouvre du symptôme à sa cause. La théorie de la substitution (Dislozieren, Transponieren, Transposition, Umsetzung, Verschiebung, etc.)(I), est l'envers de la position de l'inconscient. Restera à trouver un sens à cette remarque.



Mais ce que nous voulons mettre en évidence, c'est que le schéma qui est à l'oeuvre dans la raison de Freud, reconstruisant le fantasme "Ein Kind wird geschlagen", est précisément celui qui amène Freud à la position de l'inconscient entre perception et conscience.

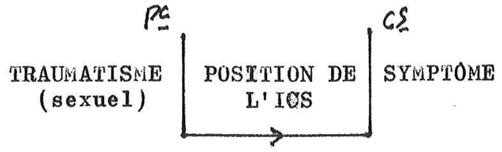
Entre le premier et le second temps du fantasme, "directement observables", vient s'opérer la construction analytique du tiers temps, comme théorie de la substitution -substitution de la théorie comblant la faille, et ce sous la forme de ce tiers temps opérant de la position du sujet comme Je de la jouissance du signifiant.

On devrait dégager dans la raison freudienne une mise en oeuvre d'une logique générale de la position de l'inconscient que l'on scandera simplement de ces trois temps où l'inconscient vient en tiers comme construction opérante de l'acte analytique, faire raison de la faille qu'elle nomme,

---

(I) Cf. Névrose, Psychose et Perversion, p. 8 n. I.

entre le réel qu'elle reconnaît, du sexuel, et le symptôme dont elle entend prendre acte comme de ce qui est reçu en conscience;



GÉRÔME TAILLANDIER

RAPPORT POUR UN STAGE A EN FILIÈRE A (PSYCHOSE ET INSTITUTION)

1976-77

Première Partie

Ce texte donne la première partie de notre rapport de stage. Il est à insérer dans le texte d'ensemble, auquel il propose une introduction plus synthétique.

TABLE DE LA PREMIÈRE PARTIE:

I- LA PSYCHOSE DANS L'INSTITUTION: NOTRE POSITION.

Al'orée de ce travail destiné à éclairer nos positions, nous cro ons bon de définir celles-ci aussi distinctement qu'il est possible.

De quel problème s'agit-il ? De la psychose en tant que nous sup posons qu'elle nous présente le fait d'une alternative problématique à la fonction de la parole. L'intérêt que nous portons à la psychose n'est donc nullement aveugle. Ce que nous vou lons, c'est tenter de définir, à partir de ce qu'elle présente comme fait clinique, ce que sont les lois de la parole, en tant qu'elles tiennent au signifiant du Nom-du-Père, en tant que dans la psychose, il fait scandaleusement défaut. Quel est le sens de ce défaut, et la portée d'acte qui peut en résulter, et pour le psychotique et pour nous-même ? Ainsi, de même que le discours de l'analyste ne commence qu'avec le discou de l'hystérique et ce que celle-ci nous présente du nouemnt du désir au sex el dans le symptôme, nous enseignant sur les conditions de la parole véritable, de même nous tentons par notre approche de la psychose , de définir ce que peut signifier la fonction du Nom-du-Père en tant qu'il est le fiat inaugurant d'où résulte que la parole puisse avoir lieu et conséquance.

Telle est la seule raison de notre choix de cette filière d'enseignement entre autres.

Une question est ouverte: par quelle nécessité l'institutio vient-elle se substituer à la psychose, si nous devons penser que ce lien est nécessaire. Et par voie de conséquence, comment briser ce lien ? Faut-il penser que le silence du psychotique, par où il se trouve exclu du lien social, suffit à donner la raison de cette substitution ? Nous pensons qu' n'en est rien, et que le mal vient d'ailleurs. En effet cette position donnerait à penser que le lien social serait, en contrepartie, la parole. C'e pour le moins une identification hâtive. A la vérité si quelque chose jus-

tifie ce nouement, c'est de bien autre chose qu'il s'agit. Et bien plutôt de ceci, que le principe du lien social est le même que celui de la psychos La psychose fait symptôme du lien social. La question qui s'ouvre est la suivante: qu'estece qui fait la différence de ce symptôme comme séparation. Il pourrait nous venir à l'idée que le psychotique en tant que retranché assurerait en somme par son retranchement la consistance de ce lien, comme ensemble social. Comme le faisait ironiquement remarquer quelqu'un,dans un autre contexte, on a plutôt l'impression du contraire; et que c'est le lie social qui assure la consistance de la psychose, dans ses effets de regroup ment asilaire.

Qu'est-ce que le lien social ? C'est l'intégrale des silences ordonnés à la vérité. Si l'être est l'être parlant, s'il est définissant de sa pratique que son rapport au réel n'advienne adéquatement que comme mise en jeu de la parole, il faut dire que le lien social est la somme des démissions du sujet à se tenir dans la parole. Est-ce dire que la parole soit de là totalement absente ? Il n'en est rien, mais il est significatif que, par ce défaut, elle fasse masse, le faire-masse étant le trait constituant du lien social, et que d'autre part, le Signifiant d'un maître quelconque y fasse toujours dominance. C'est une question que l'on ne pose pas assez de savoir pourquoi une société implique nécessairement un ordre et une dominance. Pourquoi la vérité est-elle par essence exclue du pouvoir ? Qu'est-ce qui règle l'antinomie profonde de la domination et de la vérité?

Quoiqu'il en soit, il faut prendre acte de ceci que le lien social est fondé sur un silence organisé, auquel il est exclu qu'on ne participe à certains égards. Dans ces conditions, il est concevable que les effets de rejet de la parole qui peuvent survenir à l'intérieur des réseaux qu'ordonne ce lien, se polarisent selon les voies de déjection que ce réseau organise pour en concentrer ses déchets, comme effets secondaires des rapports de production.

Une question devient essentielle: devons-nous dire que tout rejet

de la parole soit une conséquence nécessaire de ce lien social, ou bien peut-elle être dite contingente ? Autrement dit, devons-nous dire que la causalité conditionnante de la psychose soit socio-politique ? Ces deux réponses sont exactes, et elles se partagent le champ d'une manière complexe.

D'une part il est exclu de considérer que la psychose soit par nécessité une conséquence des rapports de production . On ne voit pas pourquoi tout rejet des lois de la parole devrait nécessairement résulter du capitalisme ? Mais il est certain qu'en retour, l'existence contingente d'un tel rejet résonne parfaitement avec l'ordonnancement de ce lien social, lequel vient en quelque sorte donner un tour d'écrou de plus à ces conséquences en les rendant inaccessibles à la parole.

Mais par ailleurs il faut avancer ce qui est moins aperçu, c'est qu'il existe dans les circuits du lien social , des lignes de force du rejet, qui impliquent des conséquences forclusives, voire psychosantes pour les sujets qui s'y trouvent pris. Il y a dans le lien social des lignes de rejet , sensibles en particulier dans certaines classes sociales qui se trouvent être prises dans les marges des rapports de production, où les conséquences pathogènes de la prise du sujet dans les effets de génération de ce rejet, implique une résurgence de type psychotique ou déviant de cet effet de rejet d'un mode de production.

Ces deux causalités de la psychose, ou plus précisément de la forclusion des lois de la parole,(ces deux termes ne s'équivalent pas), sont donc rigoureusement indépendantes dans leurs raisons, encore qu'elles se condensent d'une part au niveau de l'institution soignante qui en recueille les effets, d'autre part en ceci que la causalité subjective qui y est mise en jeu est bien la même, mais pour de tout autres raisons d'ensemble. Ceci implique que nous n'admettons en aucun cas la position qui consiste à dire la psychose ne tenir qu'à un fait de répression, apparu dans l'histoire par exemple au environs du XVIIème siècle: au nom de ceci qu'elle résulterait de la nomination constituante d'un discours de pouvoir. Nous tenons que

la psychose est un fait réel, que l'on n'évacue pas par un nominalisme aussi débridé.

Ces thèses supposent que nous établissions d'une manière claire une théorie de la psychose et de sa causation.

2- D'OÙ VIENNENT LES IDÉES JUSTES ?

Mais avant d'en venir là, il faut nous attarder un instant sur cette question, de savoir pourquoi nous préférons prendre ce détour de l'écrit pour rendre compte de ce qu'il est convenu d'appeler notre implication. Il est convenu de dire que les idées justes viennent de l'expérience, ou du moins de la pratique. Or l'identité de ces deux concepts fait absolument problème, et il s'ensuit quelques conséquences.

Les idées justes sans doute viennent de la pratique. Mais la pratique n'est pas l'expérience, et l'est si peu, qu'elle se présente nécessairement en contradiction avec elle. Il n'y a de position adéquate des idées justes dans la pratique, à partir d'aucune expérience. Vouloir fonder un abord correct de la psychose (comme de tout registre de la pratique) en partant de l'expérience, c'est un errement que nous refusons.

Si donc les idées justes viennent de la pratique, de quel point dans celle-ci ? Il faut dire, de ce qui, dans la pratique, indique le sens d'une certaine faille, qui s'y présente comme traumatisme. Ce traumatisme au sens freudien du terme, est le lieu initial d'où toute pratique doit s'ordonner.

Qu'est-ce qui traumatise ? Il faut le dire, le désir de l'Autre, et plus avant, le fait du Nom-du-Père. C'est ce que démontre l'hystérique en tant qu'elle soutient de son désir le désir du père. Qu'est-ce qui est ainsi soutenu, et quoi donc l'hystérique met-elle en jeu ? Ainsi, avant toute expérience, le désir de l'Autre guide le sujet en l'assignant à une certaine faille, et c'est cette assignation à soutenir le désir du père, qui fait la raison dans la pratique. Le traumatisme est donc au principe

de toute pratique, en tant qu'il est le moment d'immixtion du désir de l'Autre: le père est le promoteur de la névrose.

Pourquoi le désir du père traumatise-t-il ? La réponse vient: en abolissant le sujet à tous sens, et en l'introduisant à la reconnaissance aliénante de la nécessité de la parole. La place faite à ce lieu de la vérité dans le symptôme en tant qu'il transit le corps et fait ainsi place au sujet, comme se divisant dans ce rapport, voilà le principe du discours de l'hystérique, la place faite à une certaine question.

Cette question est celle qui se résout de son surgissement même: que peut la parole, de quoi est-elle la mise en jeu ? La parole est la mise en jeu du sujet dans la division du symptôme, elle est la place faite à la raison du traumatisme, au désir du père comme raison de la parole. Le symptôme donne ainsi cours à la raison du traumatisme comme dire de la vérité. Il fait place à l'embarras de la parole: d'une part la parole, c'est cet embarras lui-même. Pas de dire qui soit autre que la barre même dont il s'encombre: effet de style, place du Nom-du-Père dans la question qu'il a ouverte par son effraction dans le symptôme.

Comment tout ceci nous mène-t-il à la pratique, et à la pratique qu'appelle la psychose nommément ?

Par ceci que la pratique, c'est la mise en jeu du sujet dans le symptôme, place faite à la nécessité du dire du symptôme. La mise en jeu du sujet comme symptôme, divisé par ce qui le barre, telle est l'essence de la pratique. Ce qui guide dans la pratique, c'est cette division dans sa cause. Ce guide de la pratique, c'est la faille ouverte par le désir de l'Autre, en tant qu'assigné par le Nom-du-Père.

C'est en quoi le discours de l'hystérique se noue au destin du psychotique. Que celui-ci en pense quelque chose, c'est difficile à dire... Mais que l'hystérique en veuille quelque chose, le terme définissant de la pratique institutionnelle.

Quant à nous, ce qui nous importe, c'est de définir de quelle

condition de la parole le psychotique fait pour nous le signe. Nous disons; de ce que la parole ayant de quelque façon été rejetée, un sujet s'est par origine trouvé pris dans ce rejet de telle manière, que l'accès à cette parole que le désir de l'Autre conditionne, lui a été refusé. En résumé il y a eu forclusion du Nom-du-Père, rejet des lois de la parole. De ce rejet, le psychotique fait les frais, et nous indique la structure, par-delà la dissimulation du discours.

C'est par ceci même que l'hystérique noue sa position de désir à l'impasse de la forclusion du Nom-du-Père. Ce qui la guide dans sa pratique questionnante, c'est le désir de l'Autre, en tant qu'elle sefait par la difficulté de sa parole, cause de son événemet possible au lieu même où il manque. Mais ceci ne nous intéresse que sous ce seul biais: qu'est-ce qu'un père ? Et quel lien nous y assigne. La seule place de cette question est ce qui nous porte dans la pratique.

Faire la doctrine de la structure et des effets de division où le sujet est pris, dire en quoi la parole advient comme retour de ce défaut où le Nom-du-Père peut être pris, énoncer en conséquence de quoi il peut être la condition . Le Nom-du-Père, règle de la pratique, le désir de l'Autre, raison de la faille d'où elle s'ordonne à suppléer ce défaut.

Il n'y a pas d'autre idée juste que le désir de l'Autre dans ses diverses modalités.

Il n'y a pas d'autre pratique qu'orientée à la marque de ce désir, en tant qu'il assigne le sujet à la faille de sa division.

3- PRINCIPES D'UNE EXPLICATION DE LA PSYCHOSE.

Il y a deux lignes possibles d'une explication de la psychose. L'un procède par continuité, l'autre procède par clivage.

Un problème pratique majeur se pose dans la pratique de la psychose: faut-il ou non penser que la structure psychotique est absolument

distincte des structures où nous savons par pratique et théorie, que l'accès au dire est possible de principe ? Devant ce problème, on se divise. Mais les nécessités de la pratique amènent à soutenir une perspective généralement continuiste. Ces structures ne seraient en aucune façon clivées. On invoque pour en rendre compte deux arguments de pratique. D'une part, dire que la psychose est inaccessible à la parole, n'est-ce pas s'interdire tout accès thérapeutique à elle ? De plus, il est d'expérience que nombre de sujets passent par la psychose sans y rester, bref, le passage par les formes délirantes à partir de positions plus accessibles à la dialectique de la parole exigerait de penser cette continuité en termes théoriques en refusant un clivage de principe sur les effets de structure.

Ces problèmes pratiques se retrouvent dans l'existence de deux lignes théoriques divergentes au principe sur l'explication de la psychose: oubien on s'efforce de penser une théorie génétique des structures où psychose et névrose ne soient pas clivées: et l'on considère que la psychose donne la ressource du soubassement du sujet en continuité avec les lois de la parole. Ou bien on cherche au contraire à éclairer l'effet de limite et de rupture à partir d'où la parole est possible, et l'expérience de la psychose sert de définissant à cette limite, sous la forme d'un défaut propre à partir d'où penser le clivage pratique que l'effet de la parole introduit (théorie lacanienne de la forclusion du Nom-du-Père).

Pour des raisons à éclairer plus avant, nous nous situons dans cette dernière ligne de doctrine. Nous procédons donc d'une théorie du clivage du sujet et nous nous efforçons de poser dans quelle mesure le défaut du signifiant du Nom-du-Père dans la psychose permet de penser la fonction de ce signifiant dans la pratique de la parole et dans la constitution du discours.

GÉRÔME TAILLANDIER

RAPPORT POUR UN STAGE A EN FILIÈRE 4

(PSYCHOSE ET INSTITUTION)

SECONDE PARTIE

Cette suite de textes propose le développement particularisé au lien social de ce que nous avons établi en Première Partie sur les ressources du discours et ses limites. Car nous pensons que connaître vraiment est connaître par les causes. D'où cette Introduction pour jointoyer l'ensemble. Puis une suite de textes abordant divers points.

TABLE DE LA SECONDE PARTIE:

INTRODUCTION DE LA SUITE

Nous voudrions situer le sens des divers travaux qu'on va lire afin de marquer que leur disparate est tout apparent. Tous s'ordonnent à une même question: comment situer le fait clinique de la psychose et le restituer à sa dimension humaine. Or le fait humain, c'est le sujet, et le sujet en tant qu'il existe à la parole. Bref l'être parlant se déploie dans une pratique, ou plutôt des pratiques, lesquelles, comme invention de signifiant, productions matérielles, n'ont de sens que dans la référence à la jouissance de l'être parlant, bref! a son existence pour soi comme être historique. La pratique n'a pas d'autre définition générale que celle-là: s'opérer comme jouissance dans le lien interhumain , étant entendu que la dimension constituante de cette jouissance est la parole, ou plutôt l'effet de signifiant.

Que à partir de là on ait à situer ce qui à cette pratique fait limite: quel intérêt de la raison là ? À vrai dire aucun, Bien des données du réel limitent la pratique de l'être parlant, dont il n'y a lieu de tenir compte qu'à ce seul titre de ce que ces pratiques permettent d'y suppléer. Ainsi de la science par exemple qui comme abord du réel, permet de contourner le réel en le retournant contre lui-même. Mais ceci ne vaut à dire qu'à souligner que la science est donc absolument pratique: elle n'existe que de ce retour au parlêtre comme s'y opérant dans les effets du savoir.

Toutefois avouons que quant à nous, ce travail sur les limites réelles de notre nature ne nous intéresse guère. Qu'est-ce qui nous importe? Rien d'autre que la structure de la limite interne de la rationalité. C'est à ce seul titre que la psychose nous importe: de nous permettre de définir adéquatement le concept des limites de la raison. Non pas que nous tenions la psychose pour la manifestation de l'hors-raison: c'est tout à l'inverse, parce que nous tenons qu'elle est la manifestation la plus pure de la raison que nous sommes intéressés à sa structure. Pour tout dire, et métaphoriser, nous ne tenons pas la psychose pour une limite inférieure de la raison, à son plus bas étiage, mais au contraire pour sa limite supérieure. La psychose

est bel et bien la manifestation de quelque effet de pure raison, et c'est le découvrement de cette structure psychosante de la rationalité qui nous importe. Car nous tenons que seule la raison vaut à veiller sur nous. Mais dans quelle lumière, voilà la question à quoi répond notre abord de la psychose. Celle-ci pour le dire, démontre que, si la raison ne connaît point de bornes à l'inventivité de sa pratique, elle connaît par contre des limites fort précises et que nous devons définir.

Ce projet implique avec lui un certain nombre de contresens que bien évidemment beaucoup ne sauraient faillir à nous imputer. Comme celui-ci par exemple, de tenir la psychose pour le fait éthique par excellence, voire comme un impératif catégorique. Comme tout s'entend à notre époque, nous croyons devoir dénoncer absolument une interprétation de ce style, et nous posons la question: si l'on croit sérieusement qu'il nous serait nécessaire de faire effort pour aller dans le sens de la psychose, quand ce qui se manifeste à quiconque, c'est bien le caractère éminemment fou du lien social ? Faut-il que nous précisions ? Guerres, luttes de classes, répressions en tous genres, génocides, techniques concentrationnaires, stratégies de destruction totale: par les dieux jumeaux, tous les psychotiques ne sont pas enfermés! et ne le seront pas de sitôt. Qui lèvera la voix pour reconnaître la structure de ces <u>faits</u> ?

Ceci suppose à l'évidence que, de la psychose comme fait clinique, aux joliesses dont nous venons de faire le compte, il y ait quelque déplacement. Et c'est bien là la question: comment nous autorisons-nous à déplacer le problème de la psychose pour oser dire son caractère unitaire ? La réponse vient: en généralisant la ressource de structure d'où on tient qu'elle procède, à savoir la forclusion du Nom-du-Père.

Si au lieu de considérer la forclusion comme un trait spécifique de la psychose, nous intérrogeons au contraire quel est le sens général de tout rejet des lois de la parole, la réponse vient à l'évidence, que le lien social est forclusif dans son essence.

Toutefois les choses marchent encore. Qu'est-ce qui les contient ? Contrairement à une pensée reçue, ce n'est pas la "normalité", qui n'est elle-même que le signe d'un rejet, toute normalité n'étant que l'effet d'une opération de ségrégation raciale dont la normalité humaine comme universel n'est que la forme absolue: la séparation de l'être parlant comme retranché de la connaturalité par l'effet du signifiant.

Si la normalité ne peut nous indiquer en aucun cas une voie de la pratique juste, (puisque c'est là notre souci), où trouver ressource ? Mais cette question elle-même, d'où vient-elle ? Il nous faut bien penser qu'à poser simplement la question, nous y avons déjà accédé. Qu'est-ce qui conditionne cette accession ?

Nous dirons: le traumatisme. Le sens freudien du traumatisme, de pure doctrine freudienne(I), voilà ce qui fixe le sujet à quelque justesse. Pourquoi cela ? Fort simplement, à suivre le discours même de l'hystérique, par la séduction que le père y réalise. L'introduction du sujet à la vérité, par la séduction du père, voilà le principe de toute vérité, et de ce qui fait halte à l'errement de l'être parlant. Là en tout cas, le premier pas.

Le temps de souffler et d'oublier un peu, et à cette place, le symptôme. Ce qui fait halte au dire-non du père, par quoi quelque chose fait irruption de sujet et vient mettre à l'abri le sujet, c'est le symptôme, lieu de l'arrimage à la parole possible, comme dire de cette barre qui résulte de l'acte du père.

On voit que le sens de notre travail va si peu à exalter les ravissements de la folie, que nous ne souhaitons que d'y faire cesse: par le découvrement sans cesse en acte de la place du symptôme comme seul statut éthique de l'être parlant. Pas d'éthique hors du symptôme. Le sujet n'est éthique que par ce qu'il tient de son symptôme, en tant que celui-ci <u>le</u> tient, lui, le sujet. Tel est le sens structural de l'inhibition comme place d'un dire .

(I)Et qui n'est donc pas chez Freud un résidu de Salpêtrière, comme en atteste son retour dans les années 20.

On voit comment s'ordonne ce qui suit.

Ayant interrogé en Première Partie la ressource de structure de la psychose dans la forclusion du Nom-du-Père,

Nous en venions à suivre une théorie du lien social où nous tentions de poser l'esquisse de la résolution en acte que le symptôme apporte à la dimension folle de ce lien. Si cette théorie est à modérer de ce qui peut par ailleurs nécessiter les bienfaits du signifiant, maître, pour le juste chemin du sujet, c'est ce que nous dirons plus tard.

Poser de là et comme en marge, en quoi l'analyse donne le principe non du silence mais plutôt de la parole, pouvait alors se dire, mais comme de biais simplement. Tel n'étant pas l'objet de notre Rapport.

Ces préliminaires définis, nous avons cru devoir situer le clivage pratique que l'analyse endure de l'existence de la structure forclusive dans la psychose. Si l'analyse existe, quelle pratique est-elle, et quelle n'est-elle donc pas ? Là encore, la nécessité de séparer nous a contraint à un travail de clivage si marqué, qu'il nous faudra par la suite en corriger le tranché.

Ce qui suit, bien que moins décisif, a son intérêt. Nous avons d'abord tenté de montrer en quoi le fait de la Croyance procède lui-même de l'effet d'une forclusion. On laissera au lecteur le soin d'extrapoler à d'autre champs que celui de la psychose, la nécessité d'une révision de cette thèse impliquant qu'on sache n'en dire pas plus.

Mais plus important est ce qui suit sur la place de l'Autre dans la Psychose, puisque, après avoir, par généralisation, réussi à unifier le champ clinique de la folie dans le concept de forclusion, nous avons dans cette opération perdu le sens de la psychose comme structure spécifiée. C'est vers un retour à ce problème que travaille ce texte.

La suite n'est donnée qu'en marge de l'ensemble: qu'on n'y voie tout au plus que la place de cette question: pourquoi la fixation du sujet à la vérité va-t-elle à la mise à jour du sexuel comme lieu propre du désir, en quoi il y a là obstacle fait à l'ignorance constituante du lien social.

GEROME TAILLANDIER

LES ENTRETIENS PRELIMINAIRES
A UNE ANALYSE CONTINGENTE

Les entretiens préliminaires. Sous-entendu: à une analyse possible. Si donc les entretiens préliminaires ont lieu, ce ne peut être que de cette seule référence: on va trouver un analyste, pour faire une analyse. Les chose se passent-elles ainsi ? Il n'en est rien jamais. Que quelqu'un puisse venir demander à "faire une analyse", que ce soit là, pourquoi pas, sa demande explicite, c'est pour l'analyste le plus décourageant des symptômes. Avouons de plus que c'est un symptôme à décourager. C'est dans une telle impasse que se discerne l'obstacle propre à une analyse didactique: la demande didactique est la plus fermée qui soit à tout mouvement analysant. Pourquoi en est-il ainsi, la chose reste à dire.

Mais repartons de notre question. Si les entretiens préliminaires ne se font pas pour faire une analyse, pourquoi les qualifier ainsi ? Pourquoi ne pas alors parler d'entretiens ? Tout court. Qu'est-ce qui, dans la structure des entretiens préliminaires, oblige, exige, qu'il soit dit qu'ils sont préliminaires -à quoi ? Le succès d'une "entrée en analyse", est-ce ce qui les sanctionne ? L'analyste vit-il dans cette belle attente ? Il faudrait penser que les entretiens préliminaires n'auraient d'existence que de l'attente d'un analyste. Ne voit-on pas l'impasse qui se dessine à nouveau: il faudrait dire cette fois que c'est l'analyste lui-même qui ferme l'analyse avant de l'avoir ouverte. Ce qui doit ressortir de ceci, c'est que si une analyse est un événement de sujet, toute attente à cet égard tue le transfert, par ceci qu'en assignant l'événement de ce sujet à une telle demande de l'analyste, le parcours analysant est d'emblée tenu pour nul.

Ainsi il apparaît que de situer la fonction de l'entretien préliminaire à partir d'une demande d'analyse, que ce soit celle d'un sujet éventuel, ou de l'analyste, est le plus sûr moyen d'éradiquer les possibilités d'une analyse -pour l'un comme pour l'autre de ces deux sujets. Ce départ est donc inadéquat. Où peut se situer la juste voie ?

Mais alors si une analyse ne peut être attendue à l'entretien préliminaire, comment est-il possible de le qualifier encore ainsi ? Pourquoi ne pas, une fois de plus, parler d'entretien tout court ?

Quelque chose y fait obstacle mais quoi ?

Les entretiens préliminaires, comment cela se passe-t-il ? On va trouver un analyste. Sait-on qu'il l'est ? Et le saurait-on, qu'est-ce que cela peut bien changer, si on ne sait qu'une chose, qui est l'existence d'un symptôme. On a un symptôme. On va trouver un analyste pour que, ce symptôme, il le fasse passer. Faire passer le symptôme, voilà ce qu'on vien demander à un analyste. -Mais attention ! nous en savons déjà beaucoup. Sait-on même qu'on a un symptôme ? Après tout ce n'est pas clair. Ce qu'on sait, c'est qu'on a quelque chose. -Mais quoi ? On ne le sait pas. L'analyste le sait-il ? Suppose-t-on même qu'il le sait ? C'est encore beaucoup dire. Ce qu'on sait, c'est qu'on ne sait pas ce qu'on a: on souffre, mais on ne sait pas pourquoi, même si de cette souffrance, on connaît les détours. Rien de plus de prime abord. Préliminairement en quelque sorte. De sorte que, le premier pas d'un analyste ici, peut fort bien être de nommer la chose par son nom. Dire pourquoi pas, qu'on a un symptôme. Que l'analyste nomme le symptôme, ce n'est pas là un acte innocent. Cet acte est porteur, par-delà sa "technicité" apparente, de quelque chose de tout autre: d'une nomination de la cause de la souffrance.

Croit-on toutefois que les choses se passent toujours ainsi ? Bien sûr il n'en est rien. L'analyse est aujourd'hui un fait de culture. Il n'y a pas lieu de le méconnaître, ou de feindre d'oublier qu'elle est elle-même un symptôme: symptôme du lien social dans un certain état de ses effets de discours. De sorte que le plus souvent la nomination du symptôme est, en apparence, déjà acquise. Alors peut-on penser que cette diffusion de l'analyse dans la culture nuit à, voire fausse son opération ? Il faut le dire nettement, rien n'est changé ni dans un sens ni dans l'autre.

Nous voici revenu à notre point de départ. Les entretiens préliminaires ne seraient donc à suivre cette ligne, qu'une introduction du sujet à la culture analytique: savoir que l'on a un symptôme. Et puis ensuite, l'analyser. Le circuit est bouclé, tout est dit à nouveau. Bref,les entretiens préliminaires auraient cette fonction de marchandage qu'on peut en espérer: donne-moi ton symptôme, je te dirai qui tu es. Mais en quoi s'en portera-t-on mieux ? La question reste voilée. Par quelle embrouille le barguignage de l'entretien préliminaire comme établissement du prix forfaitaire d'une analyse est-il susceptible de changer en rien le symptôme ? Cette question est par ce marchandage, si parfaitement esquivée, qu'elle passe inaperçue, en sorte qu'à nouveau elle s'oublie, et avec elle la question: d'à quoi un entretien préliminaire peut bien servir. A nouveau nous tournons court.

Qu'est-ce donc qui, à notre prise fait défaut dans cette approche ? Et devons-nous penser que dans la pratique, un tel défaut soit au principe

de l'acte ? Bref l'analyste agit-il sans savoir ce qu'il fait ? Doit-on penser que la certitude par laquelle l'analyste s'engage à recevoir une demande, soit aussi vacillante que celle qui nous fait défaut ici-même ? Doit-on penser que la restitution de la place d'une analyse possible est liée à une incertitude aussi essentielle sur ce qui est en jeu en elle, et l'absence de préjugé quant au cas est-elle une absence de principe quant à la pratique ?

Il n'en est certes rien et il est clair que nous avons là-dessus beaucoup feint. Cette feinte est-elle une esquive ? Que si on le pense, c'est qu'on n'aura, aux questions que nous posons, rien entendu. Car la question qui s'ouvre est celle-ci, et c'est celle qui est en jeu dans la mise en pratique des entretiens préliminaires: de quel savoir l'analyste est-il le lieu si dans sa pratique il n'agit pas au petit bonheur, et chose plus déterminante, si nous devons penser que ce savoir n'est pas pour lui raison d'une mise en impasse de la pratique analytique par ceci même que de tout-savoir serait le meilleur moyen de ne rien mettre en jeu du tout.

Mais ici encore des présupposés sont en jeu que nous n'abattons pas et qu'il nous faut maintenant allonger. S'il est en effet habituel de tenir que l'analyste sait quelque chose qui ordonne sa pratique, ce qui est moins reçu, c'est de noter que le sujet qui vient parler de son symptôme, (puisque le voici nommé), n'est, lui-même, pas sans savoir. Déplaçons d'un rien l'accent et mettons-le sur ceci que si, dans l'analyse possible, celle qui est en jeu dans les entretiens préliminaires, quelqu'un <u>sait</u>, c'est précisément le "patient": celui que nous ne pouvons nommer analysant, pour autant qu'il ne se présente d'abord et à soi-même que sur ce mode, d'être le lieu d'une souffrance du symptôme.

Bref ce que nous avons passé sous silence, c'est qu'il y a dans les entretiens préliminaires quelques-préliminaires qui, pour y être tûs, n'y sont pas moins agissants. Nous avons feint de ne pas savoir ce que nous savons. Mais que savons-nous au juste ?

Ceci que pour le moins, dans les entretiens préliminaires, on ne s'y met pas en jeu sans avoir une "idée derrière la tête". C'est ce qui distingue l'analyse d'une pratique empirique quelconque. Ce qui la distingue n'est pas du tout qu'elle disposerait d'une théorie élaborée, qui ferait d'elle une science, sûre d'elle même et de ses méthodes. L'analyse n'est qu'une pratique, et n'est rien d'autre. Pourtant cette pratique ne vague pas au hasard, elle suit une certaine ligne, et il s'agit de savoir ce qui

lui confère, outre la contingence absolue de son effectuation, la certitude tout aussi réelle de la droiture de son acte. Ce qui lui donne cette certitude, c'est cette "idée derrière la tête". Mais de qui est cette idée ? Contrairement à ce qu'on pourrait penser, ce n'est pas celle de l'analyste, mais de celui qui vient s'enquérir, disons pour faire bref, l'analysant.

Cette idée quelle est-elle ? C'est le désir de l'Autre. Il y a en tiers à ce mode de la rencontre qu'est l'entretien préliminaire, la présence de quelque chose qui donne à l'entretien et sa certitude, et sa raison d'être. Ce tiers, c'est l'Autre comme désir.

Ceci veut dire que la raison du symptôme, c'est ce désir de l'Autre. L'analyste le sait-il ? Il n'est pas sans le supposer. Mais ce qu'il ne faut pas manquer, c'est que le sujet qui vient parler ne le sait pas moins. Toutefois le dit-il ? Il semble bien qu'il ne le puisse pas. Ce qui implique qu'on corrige ce qu'on vient de dire. Car ce désir de l'Autre, chose importante, il faut le dire inconscient. A un point tel que, cherchons nous une formule abrégée de ce qui est en tiers dans l'entretien préliminaire, nous disons simplement: c'est l'inconscient. Il est le tiers en présence de cet entretien. C'est lui qui, non pas en tant qu'il est inconscient mais en tant que l'inconscient est le signe de quelque chose d'agissant pour le sujet, qui est le désir de l'Autre, -c'est lui qui confère à l'entretien préliminaire, sa certitude avec sa raison d'être.

Suivons alors les détours concrets de cette mise en jeu du tiers en présence dans la structure de l'entretien préliminaire.

Cet entretien met en présence deux sujets. Mais nous venons de le voir, deux, ils ne le sont pas, puisqu'un tiers est présent, qui à vrai dire les divise et les rejette tous deux d'eux-mêmes, les empêchant de faire deux, dialogue par exemple. D'une part en effet, l'analysant est divisé par son symptôme, et l'analyste, à l'endroit de ce symptôme, est un tiers si gênant, que le symptôme ne peut de ce fait s'en avouer que dans le malaise voire dans la honte. La honte de l'aveu du symptôme, en tant qu'il implique des "arrière-pensées", est le signe du tiers en présence. Quant à l'analyste il ne fait pas moins l'épreuve de cet effet de torsion du tiers en présence, s'il l'éprouve sur un autre mode: dans son silence. En se faisant silencieux, l'analyste donne cours à quelque chose qui lui est étranger, et qui ne le divise pas moins dans la "présence réelle" de l'autre dans sa demande, que le symptôme ne divise celui-ci. Déjà l'expérience nous permet de situer la place de l'intervention concrète du tiers en présence dans l'entretien préliminaire.

Toutefois cette régression n'est pas achevée et nous devons en dire plus.

En effet le désir de l'Autre dans la pratique se spécifie dans la rencontre de l'entretien, sur des modes qu'on ne peut méconnaître. Si nous partons de ce que la rencontre de deux sujets implique cet effet de torsion d'un tiers en présence, encore est-il que dans la pratique, ceci implique des effet de disparité subjective dont il faut suivre la structure.

D'une part si l'Autre donne la raison du symptôme, l'analyste, en tant qu'il est celui à qui on s'adresse, devient l'adresse de cette raison: ce n'est pas que l'analyste soit l'Autre, -idée aberrante-, mais il devient dans la raison du dire que l'analysant avance de ce symptôme, le lieu à partir d'où il se divise dans son transfert. Si nous devons dire que la raison du symptôme est dans l'inconscient, l'analyste devient cette raison en tant que le sujet suppose à l'analyste un savoir tel qu'il y ait, de ce savoir, raison. L'analyste devient le lieu à partir d'où la raison du symptôme est interrogée.

Mais inversement où donc se situe pour l'analyste le tiers qui guide sa pratique ? Nous pourrions dire que c'est son analyse en tant qu'elle l'a averti de la raison inconsciente de son voeu . C'est toutefois une formule inadéquate, qui nous porterait à supposer que l'analyste aurait une science de sa pratique, et que ce serait en tant que science que celle-ci serait adéquate. Il n'en est rien, la raison est ailleurs, et il nous faut l'établir. Ceci peut se faire par deux biais distincts.

D'une part le désir de l'Autre pour l'analyste est d'abord dans l'analysant. L'analysant est l'Autre en ceci que, dans son désir, quelque chose est perturbé par le symptôme qui est à vrai dire, signe du désir lui-même. Mais cette formule laisse voilé que l'Autre est assurément ailleurs, dans la cause du symptôme. En sorte que ce qu'il faut dire, c'est que ce qui importe à l'analyste dans le symptôme, c'est ce qui, de l'Autre, aura déterminé le symptôme comme cause. Or c'est pour avoir su par l'expérience de son analyse ce qui le déterminait lui-même comme symptôme, d'Autre, qu'il assume et requiert de venir à cette place à partir d'où le symptôme de l'analysant peut trouver sa raison, en ceci que, en faisant place au symptôme, il s'en fait à certains égards la "nouvelle raison".

De prime abord, nous voilà satisfait. Ne disposons-nous pas d'une doctrine adéquate de l'entretien, et suffisante pour nous dire ce qui, dans cet entretien, fait guide à la pratique ?

Mais arrêtons-nous un instant, et nous devons constater avec surprise que, si nous avons bien résolu la raison de structure de l'entretien, la question que celui-ci pose s'est, avec cette solution, évanouie. En effet si grâce à cette position du désir de l'Autre , nous disposons bien d'une doctrine de la pratique, l'événement en propre de l'entretien comme <u>préliminaire</u> s'y est évanoui, avec ce qu'il comporte de préliminaire. Si en effet

la structure essentielle de l'entretien préliminaire, c'est la dimension d'ouverture et de contingence qu'il marque, que reste-t-il de ces deux dimensions avec cette solution ? Ce que l'entretien préliminaire préserve d'un mouvement d'acte: aller trouver un analyste, et ce qu'il comporte de contingence réelle: pourquoi une analyse, sous prétexte de symptôme, -cela s'est, dans ce que nous avons dit, évanoui.

Bref il semble que l'entretien préliminaire ait à nouveau disparu. Ceci tient-il à un défaut de nous ? Il ne semble pas mais plutôt, cet évanouissement de l'ouverture propre de l'entretien préliminaire pourrait bien être un symptôme, lui-même. L'entretien préliminaire est, de sa structure, voué à l'oubli. Qu'est-ce qui, dans cette structure, conditionne ce statut vacillant ? Voilà ce qu'il nous faut reprendre, pour tenter de penser cette face d'oubli.

Qu'est-ce qu'on se propose dans l'entretien préliminaire ? On se propose de parler du symptôme. Mais ce faisant pourquoi ? Une question est tout à l'heure tombée dans le silence: en quoi le symptôme, d'en parler, changerait-il d'une manière adéquate ? Qu'est-ce qui dans le symptôme, appelle qu'on en parle ? Si le symptôme était parole, la chose irait de soi. C'est justement parce qu'il n'en est rien, qu'il y a là un problème. Et si plutôt le symptôme était le signe d'un refus de la parole ? Sans doute, que la dimension du refus y soit prévalente, c'est ce qui le restitue au discours, mais pas si vite !

A dire le symptôme dans l'entretien préliminaire, un saut se fait: du symptôme à la parole. C'est ce saut qu'il nous faut tenter de penser. Qu'est-ce que ce saut apporte avec lui de nouveau ? Or ce que nous devons dire avant toute réponse, c'est que c'est précisément ce saut qui est porteur d'oubli. Si l'entretien préliminaire est si vacillant dans son statut au point que sa place est inassignable, c'est dans la mesure où le saut du symptôme au dire comporte avec lui une dimension d'oubli.

Mais revenons, inlassablement, au "premier" temps. Dans l'entretien préliminaire, on se propose de dire le symptôme. Il y a là l'opération d'un découvert. Dire le symptôme fait place à quelque chose. Qu'est-ce qui est ainsi introduit à cette place ?

Rien de plus que le sujet lui-même. Le sujet, c'est le découvert de sa place. Et comment se fait-il que cette place du sujet, ce soit dans le symptôme qu'alors elle s'avère ? Ceci nous dirige vers un énoncé: il n'est de sujet que du symptôme. Cet énoncé est-il trop risqué, nous ne le discuterons pas ici.

Mais que signifie donc que le découvert du sujet se fasse dans le symptôme ? Revenons à ce que nous savons. Nous savons que ce qui guide le

sujet dans l'entretien, c'est le désir de l'Autre. Ceci se noue alors adéquatement : il n'est de symptôme que du désir de l'Autre. Du désir de l'Au tre, le sujet se divise. Il se constitue comme lieu de déchet de ce désir, et il n'est désirant que par ce seul biais, de jouir de son statut d'abjec tion. La dimension propre de la jouissance dans le désir, c'est que le su y jouit de son être de rejet. Qu'est-ce donc que le symptôme, dans sa spécificité ? c'est le retour à la mémoire du statut de rejeté où le sujet a été reçu dans le désir de l'Autre. Il nous étonne alors moins que le symp me soit une souffrance. Ce dont le sujet prend acte dans le symptôme, c'es de cette absence d'oubli qui vient se rappeler à la mémoire. Or il nous faut dire que l'absence d'oubli que constitue le rappel du symptôme, c'es la trace de l'être de refus. Si le sujet se situe dans le désir de l'Autr comme être de refus, le symptôme est le retour à la mémoire, de ce refus, et le sujet en tant qu'il se refuse, donne ainsi cours à la loi de la remé moration: de satisfaire au désir de l'Autre comme voeu de rejet.

A nouveau pourtant, les entretiens préliminaires menacent de nous faire défaut. Nous disons que le sujet est symptôme en tant qu'il est êtr de refus. Mais les entretiens préliminaires ne sont pas le symptôme: ils ne sont que son dire. Dire le symptôme, avons-nous souligné, il y a là un saut. C'est ce saut qu'il s'agit pour nous de penser. Comment se fait-il qu'à nouveau il nous fuie ? C'est que nous en sommes au plus proche.

Les entretiens préliminaires consistent dans ce saut de dire l'êt de rejet où le sujet s'est éprouvé comme symptôme. Qu'est-ce donc que le dire change à ce statut ? Rien de moins que ceci, que de faire nouveauté d sujet, en rompant le silence du refus.

Pour autant que, dans l'entretien préliminaire le sujet se met à parler, il se précipite à faire tomber dans l'oubli le refus constituant de son être. Et c'est là dans l'entretien préliminaire lui-même, dans ce mouvement même d'en venir à dire, que réside l'effet effaçant qui porte à oublier la place de l'entretien préliminaire lui-même.

En effet les entretiens préliminaires, que sont-ils en tant que mouvement de dire le symptôme ? Ils devraient être la position du découver du sujet: le sujet apparaissant, et pour tout dire un instant laissé être à sa vérité. -Or de quel découvert s'agit-il dans ce mouvement ? Ce que le sujet découvre, c'est son être de refus. Mais à peine le dit-il, qu'à certains égards, ce refus s'oublie. Par un mouvement vacillant qui est lié au statut même de l'être, dire le rejet de l'être, c'est le faire oublier. En restituant le sujet à la parole, en lui proposant de parler, les entretien préliminaires font verser dans l'oubli que comporte de dire, ceci —— d'in

bliable que le symptôme signifiait comme refus: qu'à certains égards, le rejet initial constituant de l'être ne peut se dire, le désir de l'Autre n'y étant que cause connexe.

La place d'oubli de l'entretien préliminaire tient au mouvement de l'oubli propre au dire. Dire le symptôme, le fait oublier, dans un mouvement nouveau, celui du "vaillant oubli".

Il nous devient alors plus accessible pourquoi les entretiens préliminaires sont au pluriel, chose que nous avions oubliée. Pourquoi les entretiens préliminaires doivent-ils être plus d'un ? C'est qu'ils indiquent une suite du dire. On ne peut s'autoriser à permettre au sujet de parler, que dans la mesure où la suite du dire pourra se faire valoir dans cet espace, comme condition d'oubli.

En effet, dans la mesure où la parole fait verser dans l'oubli l'être de rejet que le symptôme abrite dans son refus, la parole est mise en jeu à proximité de ce rejet lui-même. Et pour tout dire, à certains égards, elle l'accomplit. Il se dissimule à l'ordinaire ceci: c'est que la parole ne fait verser dans l'oubli le rejet de l'être --que pour autant qu'elle l'accomplit, et ―――――――――― lui donne cours. Que toute parole en tant que porteuse du refus du symptôme, accomplisse ce refus, que ―――――― la parole soit porteuse de ce que le sujet est comme refus, qu'elle le porte à la jouissance d'un refus sur un autre mode, celui qui trouve sa condition dans un discours à reprendre désormais sans cesse: voilà ce qu'on ne doit pas méconnaître dans le dire.

Mais c'est ce qui implique que le dire se continue dans les: les entretiens préliminaires, dans leur suite, La suite de la parole dans les entretiens préliminaires, c'est l'accomplissement du dire en tant que proche du rejet, sur le mode nouveau qu'est la création signifiante par où le sujet se restitue au discours.

GEROME TAILLANDIER: FREUD EN STRUCTURE, OU LE SENS ET LE SYMPTOME.
(A propos de Merleau-Ponty: la Structure du Comportement, ppI9I-I99).

I- Quelques présupposés de Merleau-Ponty.

Le texte que nous devons lire, aisé dans son principe, à commenter dans son parcours, présente certaines difficultés au commentaire, dont il est nécessaire de dégager la place d'emblée, si on ne veutpas risquer de s'y perdre. Ce texte est pourrait-on dire, marqué par un clivage selon une ligne juste et une ligne injuste. Injuste est de sa part ce qu'il doit à sa situation historique contingente, bref ce en quoi ce texte est marqué de son époque, et qui de ce point de vue le fait daté tellement, qu'il faut en dégager l'impasse. Mais par ailleurs il est tout autant au travail d'une juste question, et il s'agit, à cette question , de faire place. Nous nous proposons dans ce qui suit de délinéer aussi clairement qu'il est possible ces deux tendances, sous peine de perdre le sens de l'une comme de l'autre. Il convient qu'on sache qu'à cette fin, nous ne pensons pas pouvoir nous passer de faire état de nos propres positions, seul moyen de dégager droitement ce qui semble agissant dans la question de Merleau-Ponty.

Une thèse est à l'oeuvre dans ce texte sous deux aspects, l'un critique, l'autre tentant à partir d'un autre point de vue, de construire quelque chose. Le négatif de cette thèse, c'est l'identification double entre d'une part, la supposition que l'explication en psychologie a un soubassement biologique, et que le fonds et est explicable en termes associationnistes que ce dernier soit behavioriste ou réflexologique. Mais cette identification, à certains égards classique, se double d'une autre, elle plus propre à M.P., c'est que qui dit explication dit causalité. Cette identification par lui, de l'explication psychologique avec la causalité, est la thèse propre que M.P. cherche à rejeter, dans sa connexion avec la première. Ces thèses, à l'endroit desquelles il doit prendre la distance de sa propre position, sont celles d'une époque; la critique qui les définit également.

La critique de l'identification entre réduction biologique et atomisme associationniste (dans les termes du behaviorisme) constitue un des grands combats que la doctrine existentialiste a menés à bien dans les années 30-40 de l'histoire philosophique. Cette thèse, que l'on doit rejeter l'une comme l'autre de ces deux positions, est une des données communes de ce mouvement du travail philosophique, aussi bien à l'oeuvre chez Sartre que chez Politzter. Chez M.P., cette thèse procède d'un point particulier: la reprise qu'il fait de la thèse de la Gestaltpsychologie sur la prévalence de la forme comme facteur de la signification, dimension propre du fait psychique. Cettethèse se conjuguant avec la reprise de la distinction allemande (Dilthey) entre signification et explication, comme modes d'abord des sciences de la culture et de la nature. D'où la critique et le rejet du concept de causalité dans les Geisteswissenschaften, ce terme étant tenu pour régler la causalité proprement naturelle de la science au sens strict, (Weber par exemple).

En quoi ces thèses et leur critique par M.P. nous importent-elles? Il faut l'avouer assez peu. Le travail a été fait et bien fait, nous nous situons ailleurs, nos problèmes sont autres.

1- Le problème de l'atomisme mental est une affaire réglée par ce travail même.

2- La supposition biologique qui est à l'oeuvre dans la psychologie ne nous préoccupe guère.

3- Mais, point plus important, nous ne croyons pas devoir identifier causalité et réduction biologique, en sorte que notre travail va devoir délinéer sur ce point une critique de cette identification par M.P. aspect non sans conséquence de notre démarche.

2- LA CRITIQUE DE FREUD ET NOS OBJECTIONS A CETTE CRITIQUE.

Suivons donc au fil de ce texte ce qui en fait le problème et l'impasse. Quelle est donc la question de M.P. ? Celle-ci: dans quelle mesure

la théorie de Freud est-elle une réfutation de la causalité biologique, et par conséquent, dans quelle mesure permet-elle de mettre en place une conception de la dialectique vitale qui refuse le clivage entre explication biologique et effet psychologique. La tentative de M.P. est de corriger dans ce sens, d'une dialectisation des niveaux du vivant, les clivages explicatifs de la doctrine dite causaliste, ici représentée par un réductionnisme biologisant.

Or, M.P. reprenant sans plus y penser les thèses critiques de Politzer sur Freud, conclut que celui-ci malgré tout, reste pris dans le clivage dualiste qu'il critiquait, et ceci précisément par sa théorie de l'inconscient. Suivons ici l'argumentation de M.P. (en fait de Politzer).

1- Freud, en introduisant le symbole et le principe d'une interprétation du symptôme, donne le principe d'une prise en considération du symptôme en termes de signification et de pratique historique.

2- Mais en instantiant (en "réalisant") sous forme d'un appareil (d'une réalité), psychique ses thèses, Freud est infidèle à sa propre démarche, et retombe dans le dualisme qu'il critique.

3- D'où cette thèse sous-jacente que l'explication causale est dualiste (biologique/psychique), qui avoue sa filiation politzerienne.

en fait la filiation réelle est bergsonienne

4- Et cette autre, que toute instantiation de la structure subjective, en ceci qu'elle est objectivante, est causaliste dans son principe, et scientiste par sa visée .

5- De cette situation, le clivage de Freud, entre manifeste et latent, est la première introduction d'une réduction causale du sens du symptôme, et cette réduction est au principe de l'objectivation en instances de forces psychiques qui réintroduisent le causalisme, terme tenu pour antagonique avec la position du sujet en termes de signification.

Nous ne pouvons songer à développer ici dans toute son extension notre discussion de ces thèses et de leur exactitude ou non. Leu caractère fondamentalement exact, se double en effet de tant d'impasses de détail,

et exigerait de tels moyens théoriques, qu'il nous faut bien simplifier. Qu'on lise donc la suite de notre notre travail une critique sous-jacente de ces positions, que nous ne ferons intervenir que selon les besoins du contexte.

Suivons au pages I92-I94 en particulier les conséquences sur ce que soutiant M.P., de ces positions auxquelles il souscrit, en les réinterprétant dans sa propre perspective d'une dialectisation en structure, des termes subordonnés du vital et du physique.

Tout le raisonnement de M.P. consiste en ceci : si nous devons penser que l'ordre humain est dialectisation, et si la thèse générale de Politzer sur l'Ics est exacte, alors l'intégration des niveaux inférieurs du fonctionnement mental efface la place du symptôme.

Cette thèse en comporte par elle-même plusieurs autres qui lui sont sous-jacentes.

I- Elle suppose avec Politzer que le symptôme au sens analytique du terme est le signe et le fonctionnement d'un niveau inférieur du comportement, niveau par conséquent segmentaire de celui-ci.

2- Elle suppose par conséquent que le normal existe et consiste dans l'intégration de comportements partiels, le pathologique étant au contraire le fonctionnement non-subordonné d'un segment local de la conduite (symptôme).

3- Elle suppose enfin que l'Ics selon Freud est en somme le résumé systématique des modes de fonctionnement pathologiques de la personne, ordinairement refoulés dans l'intégration réussie (normalité).

4- De sorte que M.P. aboutit à soutenir une thèse que nous pourrions dégager à la limite ainsi: qui dit normal dit intégration, et le surgissement du symptôme est le signe d'une désintégration de la dialectisation du vital dans l'humain.

5- De sorte que son raisonnement le porte à une extrémité dont il semble que lui-même ne soit pas parfaitement conscient: c'est

que, désirant donner raison à Politzer dans son refus de l'Ics comme instance, il aboutit en fin de compte à en justifier l'existence: celui-ci existant <u>réellement</u> comme manifestation pathologique de la personne. En sorte qu'il faudrait dire que l'inconscient a d'autant plus d'existence que la théorie de la dialectisation propre à M.P. est infirmée dans la pratique, par le fait du symptôme. Ainsi l'Ics selon Freud met en échec la théorie de la dialectisation, dans la mesure exacte où celle-ci ne parvient à en rendre compte qu'à en effacer la place dans l'intégration supérieure de cette dialectisation.

D'où ce choix ultime auquel M.P. est ainsi poussé sans en tirer toute la conséquence: -ou bien une théorie de la dialectisation des niveaux du vivant; -ou bien l'inconscient selon Freud. On ne saurait plus clairement souligner que la théorie de M.P. ne veut de l'Ics de Freud rien savoir si ce n'est à le ravaler à n'être qu'une manifestation "pathologique" de désintégration des niveaux inférieurs du comportement.

-C'est donc que les niveaux inférieurs <u>existent</u> ? Mais alors la théorie de M.P. d'une part n'en veut rien savoir, d'autre part n'existe que sur le soubassement qu'ils donnent à la dialectique; et ainsi l'ensemble de son travail vacille, si nous devons penser que celui-ci ne se justifie que de démontrer que de tels fonctionnement partiels sont un non-sens théorique pur artefact de conception scientifique. -Ou bien alors il faut tenir que l'Ics n'existe pas, ce dont Sartre tire la conséquence avec rigueur, mais devant quoi M.P. recule à bon droit: car alors quoi du symptôme ? (1).

Telle est <u>l'erreur centrale de M.P.</u>, il va maintenant falloir en dégager le juste sens de son travail et de sa critique.

Ceci implique que de toute évidence, nous sommes en désaccord absolu avec cette position. Il semble bon, afin de clarifier le travail, de faire brièvement l'exposé de nos positions, et du sens de notre discussion.

I- En faisant de l'Ics de Freud la simple expression d'un pathos

(1) Il y a, au recul de M.P. une autre raison, qu'on discernera plus loin: la position

du sujet, M.P. méconnaît absolument le sens nouveau de la théorie freudienne, qui n'est pas tant d'abolir la distinction du normal et du pathologique que d'affirmer que l'opération du sujet est symptôme.)

2- Le sens nouveau du renversement freudien, c'est qu'on juge du sujet à partir du symptôme, et que c'est là, et nulle part ailleurs, que réside quoi que ce soit qui puisse être productif comme événement du sujet.

3- Ceci suppose qu'on se fasse du symptôme une nouvelle conception qui ne revient pas à le considérer comme une forme du pathologique, mais comme l'effet de la prise de l'être dans la structure, et comme le mode d'opération du sujet dans cet effet.

4- Si dans ces conditions l'opération du sujet est "l'oeuvre de culture", ceci suppose que le symptôme soit le principe même de cette oeuvre, et par conséquent, qu'il soit la ressource productive de l'être.

5- Ceci suppose qu'on reconnaisse dans le symptôme la trace d'une parole à venir comme mode propre de l'être.

6- De même, il faut donc penser que le refoulement n'est pas le "refoulement réussi", celui qui serait cause d'une intégraton d'ensemble de la personne, mais qu'il est le résultat obligé de cette prise dans la structure, d'où résulte avec nécessité que le refoulé fasse retour précisément comme le vrai lieu où le sujet est assigné.

7- Par conséquent, il n'y a pas d'intégration de la personne, ou bien celle-ci est elle-même un symptôme, et il s'agit de savoir de quoi. De quoi le normal fait-il symptôme ? Bref de quelle pathologie de l'effectuation du sujet ?

8- On voit qu'il est sous-jacent à une telle position de considérer que l'Ics selon Freud n'est pas un signe d'une causalité biologique désintégrée, mais d'une causation d'un type nouveau, où ce n'est certes pas le biologique qui détermine, mais où le sujet n'en est pas moins partiel et déterminé (I) par une cause qui lui est excentrique.

(Cf. note p. suivante.)

3- LE SENS ET LA STRUCTURE POUR MERLEAU-PONTY.

Ces positions étant avancées, il nous est alors possible de rechercher ce qu'il y a de juste dans les thèses de M.P., en nous interrogeant et sur les ambiguités de sa théorie du sens, et sur ce qu'elle met en jeu d'adéquat, dans ses insuffisances.

Le sens profond du "monisme" de M.P., c'est le nouement de ces deux concepts du sens et de la structure. Que signifient ces deux termes ? Qu'il s'agit de penser ce qui fait monde en tant que nous sommes êtres-au-monde, mais de plus, que cet être au monde se fait sur le mode concret du corps. L'être-corps du sujet, dont la théorie sartrienne méconnaît la place, est pour M.P. le mode décisif de l'être-dans-le-monde. Le sujet n'est pas une pure conscience existante. Il est d'abord ex-sistant à son corps, et comme corps au monde. D'où pour M.P. un autre problème: la nécessité de penser la structure subjective de la corporéité, i.e. le fait que l'être de l'homme avant d'être un montage biologique affecté d'une conscience résultante, est corps avant d'être conscience, ou plutôt, que l'ex-sistence comme être dans le monde est d'emblée et d'un même pas, être-corps, comme forme primordiale de l'événement de l'être-sujet.

D'où la nécessité de penser la relation de l'être à son corps sur un mode nouveau, celui d'une dialectique des niveaux de l'être, où d'une part les niveaux inférieurs du biologique sont "repris" dans la dialectique relevante (aufhebende) qui les constitue comme être-corps.

Mais par là même, puisque l'être-corps de l'être ne peut plus en aucune façon être pensé sur un mode biologisant, mais comme le mode fondamen-

---

(I)Note de la p. précéd.: De ce point de vue, M.P. était mieux inspiré lorqu'il soutenait (p.84) qu'on ne saurait trouver de réduction biologique des "complexes inconscients" et de la libido de Freud. Que n'a-t-il suivi cette voie avec constance ?